

N° 531 - Jeudi 29 Décembre 1938 - 1 fr. 75

DETECTIVE

Directeur :
MARIUS LARIQUE

NUITS
de NOËL

SUR
le trottoir

Émouvant reportage
de Simone FRANCE
sur les prostituées

A la P.J.

ENQUÊTE PITTORESQUE SUR
CEUX QUI VEILLENT QUAND
LES AUTRES S'AMUSENT
par l'inspecteur principal PIGUET



Noël

Tu regardes encore le tableau de permanence, mon pauvre vieux ? Il est un peu tard pour les réclamations. Voilà trois jours que Castex a affiché le service pour la nuit de Noël.

Interloqué, l'inspecteur de la brigade spéciale, qui venait prendre son service, regarda son collègue, haussa les épaules. Il allait élever une protestation, d'autant plus véhémement qu'aucun chef n'était présent pour la prendre en considération, lorsque ses yeux se portèrent sur une petite caisse de marennes, mise au frais sur le bord de la fenêtre de la salle.

— A qui appartient cette petite caisse d'huitres ?

— C'est à Raymond. Il l'avait commandée pour le réveillon de cette nuit. Malheureusement, il est en « filloche » au sujet du cambrioleur qui s'est échappé dernièrement. Il ne pourra sans doute pas venir la chercher. Si l'on avait été fixé sur la durée de son affaire, nous aurions pu prendre des dispositions afin que cette caisse ne soit pas perdue et...

— Ne t'en fais pas, j'ai l'impression, vu les circonstances, que cette caisse d'huitres ne va pas bénéficier, au cours de la nuit, de l'application de la loi Béranger.

— Tu ne peux pas lui donner un sursis jusqu'à demain ? Raymond est susceptible de revenir, si leur cambrioleur est arrêté.

— Tu n'as pas été désigné comme défenseur de cette caisse ? Eh bien, un bon conseil, ton service est fini, n'attends pas que le télégraphe ait une crise, fous le camp, et laisse la justice suivre son cours !

La crainte du télégramme à la Police Judiciaire est le commencement de la sagesse, et c'est seulement dans l'escalier que l'inspecteur cria à son remplaçant :

— A propos, j'ai oublié de te dire que tout était calme. Aucune consigne spéciale pour la brigade. Il est vrai qu'il n'est que 7 heures et que tu as le temps de « dérouiller » pendant la nuit...

Ceux de la nuit

Il ne faut pas supposer qu'une nuit de Noël à la Police Judiciaire soit très différente des autres nuits. Les services fonctionnent comme à l'ordinaire, toute la nuit, sans qu'il soit besoin d'augmenter le personnel. Tout au plus compte-t-on plus de rixes, de coups de couteau, dans la deuxième partie de la nuit, à la fin des réveillons. En général, les auteurs ou complices de ces meurtres et tentatives de meurtres sont rapidement identifiés en raison même du nombre de personnes parcourant les rues de la capitale, ou consommant dans les établissements pendant cette nuit de gaité.

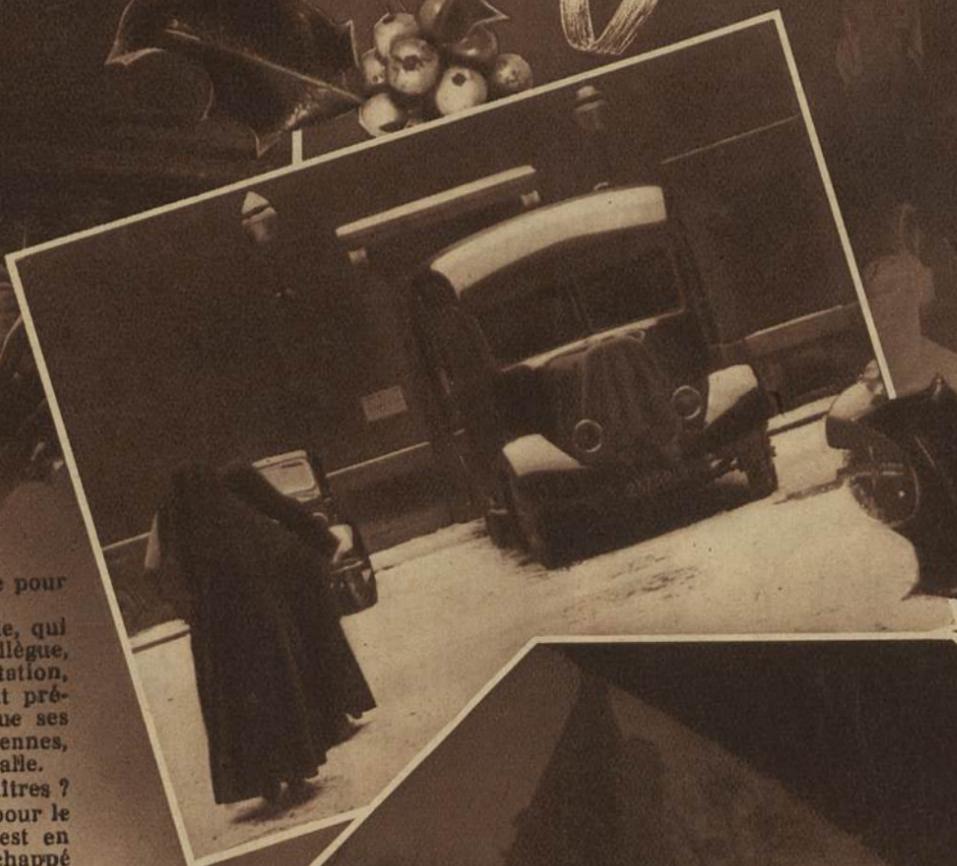
— L'année dernière, dans tout le ressort de la Préfecture de police (Seine et Paris), me dit le secrétaire de nuit à la direction de la P. J., nous n'avions que 11 cas semblables. La permanence régulière a suffi, et je n'ai pas eu à alerter les autres inspecteurs qui doivent demeurer à leur domicile pour être récupérés en cas de besoin. Espérons que cette année ne sera pas plus mauvaise.

C'est avec cette parole d'espérance que je suis monté à l'étage supérieur où le télégraphiste de la P. J., dans son « aquarium », s'escrimait avec ses appareils téléphoniques, tandis que l'enregistreuse automatique traçait en clair toutes les dépêches expédiées à la minute même par les divers services de la police et relatant les faits dont la P. J. doit s'occuper ou avoir connaissance.

— Alors, rien de spécial cette nuit ?

— Ma foi non, jusqu'à présent vous voyez, c'est du « tout venant ».

Mécaniquement, avec un bruit de machine à coudre, l'enregistreuse débitait sa copie : voiture volée, barrage forcé, décès sur la voie publique, accident



à la

TOUR POINTUE

La Permanence troue de ses lumières la nuit du réveillon. — Les sœurs de Marie-Joséph, dont la joie est toute intérieure, vont se pencher sur de la souffrance humaine. — Pendant que l'on festoie dans les boîtes de nuit, une police tutélaire veille sur tous. — Et la Tour pointue, telle une sentinelle vigilante, se dresse sous une chappe de neige.

nous nous rendions au service central. Il était trois heures du matin, tu n'avais pas « dérouillé », donc espoir pour une nuit tranquille, lorsque le secrétaire de la Direction transmet un télégramme, du quartier de Clichy, indiquant qu'un Polonais, au cours d'une discussion dans un bal musette, avait été frappé de plusieurs coups de couteau, et trouvé peu de temps après inanimé dans la cour attenante au bal.

— Tu parles si je m'en souviens. A mon arrivée, la musique de danse avait repris, comme si rien ne s'était passé. La victime avait été transportée sous une fontaine, afin d'y laver les blessures de la face, et finalement abandonnée à cet endroit. Naturellement, personne n'avait rien vu.

L'enquête fut relativement rapide. La discussion était survenue au sujet d'une femme, et ses meurtriers avaient frappé à l'aide d'une bouteille brisée. Toutefois, l'arrestation ne put être opérée que la nuit suivante vers six heures du matin, dans la plaine d'Achères. L'individu arrêté reconnut les faits. Il déclara avoir frappé seul et fut mis à la disposition du juge d'instruction.

— Un assasin de plus à mon tableau, déclarait joyeusement Holzer.

Hélas, quelques jours plus tard, après l'autopsie pratiquée par le docteur Paul, l'assassin rendait visite à Holzer. Il était en liberté. Il avait été établi que les blessures faites à la victime à l'aide du verre brisé ne pouvaient, en aucune façon, être mortelles, et que le lavage à l'eau glacée, provoquant la congestion, était la seule cause de la mort.

— C'est un coup pour rien, conclut Holzer.

Ce n'était peut-être pas l'avis de la victime.



— Pardon, messieurs, savez-vous si la police va le garder encore très longtemps ?

Celui qui nous abordait ainsi, dans la cour du 36, avait un aspect honorable et de situation aisée. Il avait, pour s'exprimer, des sanglots dans la voix, laissant supposer qu'un malheur venait d'arriver à un de ses fils.

— Mais de qui parlez-vous, monsieur. On a arrêté sans doute quelqu'un de votre famille ? Une nuit de Noël, c'est plutôt étonnant ! Connaissez-vous au moins le motif de cette arrestation ?

— C'est-à-dire, répondit-il embarrassé, ce jeune garçon n'est pas de ma famille, mais je lui porte un très grand intérêt, vous me comprenez... Je devais réveiller cette nuit avec lui et...

Heureusement, l'inspecteur Métra l'ayant aperçu, vint nous tirer d'embarras.

— Alors, c'est encore vous ! Impossible de « décoller » hein ! Allons, inutile d'insister. Votre petite fripouille est au « séchoir », et pour un moment !...



Quel contraste, après cette scène écoeurante d'apercevoir, traversant la cour pour se rendre au Dépôt, ces admirables sœurs de l'ordre de Marie-Joseph, chargées de recevoir et de surveiller les prostituées ramassées toutes les nuits dans Paris. Combien de fois, durant ma longue carrière, ai-je pu apprécier leur tact et leur grand dévouement !

Cette nuit, elles reviennent de la messe de minuit. Dans quelques instants, sous les arcades de cette cour, à travers les fenêtres garnies de lourds rideaux blancs, on apercevra la lueur d'une petite lampe éclairant leur très modeste chambre, et s'éteignant presque aussitôt. Ce sera pour certaines d'entre elles le moment du repos. Et je sais que, dans cette atmosphère trépidante, chaque soir et parfois la nuit, on perçoit clairement l'écho de leurs litanies, auprès de ce service central de nuit que l'on désignait à mon entrée à l'administration sous le nom de « fosse aux lions ».

Les sœurs de Marie-Joseph sont « Tabou » parmi les policiers.

Le balai

Une heure du matin. La dernière voiture cellulaire vient de pénétrer par l'entrée du quai de l'Horloge, près de ce bureau de la permanence du dépôt où l'ordre de « recevoir et de détenir » va être établi. C'est la dernière formalité avant la détention.

Quelques inspecteurs du service de nuit traversent la cour de la Conciergerie pour venir prendre livraison des individus arrêtés par leurs collègues et consignés au cours de la journée dans les divers postes de police. Le légendaire panier à salade, vide de son contenu, démarre rapidement.

— Tiens, fait mon compagnon, ils ont ramassé des « tapins » ? Pour un jour de Noël, c'est rare. Il faut croire qu'il s'agit d'un vol ou d'une bagarre.

En effet, quatre prostituées sortaient du bureau en vitupérant les « poulets », cause de tout le mal.

— Le « Grêlé », fit l'une d'elles, portant une couverture sous le bras (ce qui indiquait qu'elle était au courant du « parcours »), peut écrire à sa famille. Je le ferai mettre en l'air cette...

Mais l'injure resta dans sa bouche. A l'instant même, un taxi venait de se ranger devant la porte de l'infirmerie spéciale.

— Ma petite fille, clamait-on de l'intérieur. Vous êtes sûrs que je vais revoir ma petite, dites...

Les quatre prostituées s'arrêtèrent pour laisser

descendre la malheureuse démente. Un silence impressionnant régna aussitôt. La pauvre femme, les yeux hagards, soutenue par deux inspecteurs, descendit alors et aperçut ces femmes immobiles contre le mur.

— Ah ! vous aussi, mesdames, vous venez chercher vos petites filles ?

Le moment était angoissant. Toutes fuyaient le regard de la malheureuse.

— Oui madame, ne pleurez pas, nous aussi nous venons chercher nos petites filles, répondit doucement la plus terrible, celle qui portait la couverture.

Mais déjà la porte de l'infirmerie se refermait avec un bruit sec.

— Allez, en route, fit un des agents chargé de la conduite.

— Ah vous, hein ! ne nous bousculez pas ! La vie est assez « vache » pour aujourd'hui, répondit-elle.

C'était, dans cette nuit de Noël, la dernière station de cette malheureuse femme signalée par télégramme au début de la soirée. Elle était devenue soudainement folle en apprenant le décès de sa petite fille dans un accident d'automobile. Sa démence était un danger pour tous ses voisins qu'elle rendait responsables de la mort de son enfant.

Aubes tragiques

— Eh bien, mon cher Moreux, tu as perdu. Gauchet, l'assassin du bijoutier de l'avenue Mozart n'a pas été exécuté le jour de Noël, pour la simple raison qu'en vertu de l'article 25 du Code pénal, aucune exécution ne peut avoir lieu un dimanche, ainsi que les fêtes nationales ou religieuses légales.

C'était du reste une nuit comme celle-ci. Nous étions le 26 décembre. J'avais participé à tous les actes de cette affaire, depuis la découverte du cadavre jusqu'à la sentence de mort. Gauchet, jamais condamné, avait refusé à son admirable défenseur, M^e Campinchi, de signer un recours en grâce, désistant expier au plus vite son crime, dont il avait compris l'horreur.

Depuis quelques semaines, il fabriquait dans sa cellule de petits éventails, publicitaires, distribués dans les boîtes de nuit qu'il avait tant fréquentées. Je le revois encore au moment du réveil, calme, correct sans fanfanerie, sans une parole. Je le revois assis sur le tabouret au moment de la dernière toilette, refusant, par un haussement d'épaules dédaigneux, la verre de rhum qu'un gardien lui présentait, semblant dire :

— Pour quoi me prenez-vous, voyons messieurs, vous qui me connaissez : vous supposez que j'ai besoin de cela pour mourir ?

Puis on jeta son pardessus sur ses épaules pour le dernier et si long trajet avant l'échafaud. Non, je l'affirme, jamais je n'ai vu un condamné à la peine de mort expier aussi dignement son crime.

Quelle différence avec cet ignoble Moïse, traîné comme un loque, lâchement, les yeux bandés, lui qui avait eu cependant l'atrocité, par une nuit de Noël, d'étouffer entre deux portes un pauvre petit être, à l'heure même où l'on dépose les jouets dans la cheminée.

— Nous avons tort, me dit Moreux, de nous rappeler le passé, la nuit est presque terminée ; allons prendre quelque chose de chaud.



— Ah ! voici Raymond. Je te croyais en « filoché » derrière ton cambrioleur ?

— Il est « fait », nous l'avons « fabriqué » dans l'île de la Jatte. Tu parles d'une nuit de Noël !

— Mais tu es blessé à la tête ?

— Oh ! ce n'est rien. Au moment du « saute-dessus », je me suis pris la patte dans un fil de fer.

— Maintenant, tu es tranquille. C'est un Noël bien terminé.

— Un Noël bien terminé ? Tu en as de bonnes. Je voudrais premièrement connaître les noms des salauds qui ont « becqueté » cette nuit ma caisse de marennes, pendant que je rabotais l'île de la Jatte avec ma tête...

René-J. PIGUET.

Dans sa cellule, Gauchet, qui n'avait pas peur de la mort, attend, en confaçonnant des éventails, l'aube froide de certains 26 X où il expie.



grave auteur en fuite, vols, disparition d'un enfant...

— Ils vont un peu fort au poste X..., l'enfant a dix-huit ans. Un soir de réveillon, ils auraient pu attendre jusqu'à demain. A moins que ce soit une erreur dans la transmission, je vais téléphoner.

— Tiens, voici une dépêche qui apparaît : commissariat à P. J. Mme X..., 20 h. 30, a tiré plusieurs coups de revolver sur voisins, deux blessés légers, crise démence, envoi infirmerie spéciale.

— En somme, tout est calme, fit le télégraphiste, pendant que son « horlogerie » continuait à fonctionner. Du reste, vous le savez aussi bien que moi, la « corrida » ne commence qu'après deux heures du matin. Aussi, je vais en profiter pour absorber mon réveillon en vitesse.

Il s'installa devant sa modeste collation, gardant son casque de réception sur la tête et donnant ainsi l'impression, à travers les vitres, que le courant électrique était indispensable pour le fonctionnement de sa mâchoire.

Un arrivage

— C'est illégal ! vous m'entendez, voilà trois fois que vous me faites le coup. J'ignore pour quel motif. Mais je vous préviens que je réclamerai à mon député, aussitôt que vous m'aurez relâché. J'ai le droit de distribuer des cartes dans un établissement, même pour une maison close, du moment que le patron le tolère, je ne suis pas sur la voie publique... c'est de la publicité...

L'homme qui discourait ainsi, en montant les escaliers conduisant à la Brigade Mondaine, était en tête de file d'un « copieux arrivage ». L'inspecteur auquel ce discours s'adressait, indiquait le chemin à suivre et marchait à ses côtés sans s'occuper des réclamations du récalcitrant, qui continuait à gesticuler de plus belle.

— Vous ignorez le nom de la personne qui s'occupe de moi, eh bien, je lui dirai...

— Tu lui diras m... de ma part, répondit finalement l'inspecteur agacé et peu soucieux de connaître le nom de la haute personnalité. Ensuite, arrête tes bras, tu me fous le vertige avec tes gesticulations. On dirait un sémaphore.

Derrrière, la troupe suivait, docile, et s'engouffrait dans les locaux de « la Mondaine ». Il faut dire que presque tous connaissaient la maison. Ils allaient directement s'asseoir sur les bancs, sans en attendre l'ordre, avant d'être interrogés.

— Ce n'est tout de même pas chic, fit un éphèbe ; un soir de Noël à onze heures ! J'étais invité à souper par mon ami. Le pauvre vieux va en « chialer ».

— C'est des guides et des « pédoques » m'expliqua Ballerat. Tu comprends, autant s'en débarrasser ayant le réveillon. Cela évitera quelques combines pour cette nuit, alors qu'il y a beaucoup d'étrangers à Paris.

Un coup pour rien

— Je rentre chez moi, déclare M. Roches, sortant de son bureau. S'il se produit un cas sérieux, prévenez-moi à mon domicile... Et mon chauffeur, où se trouve-t-il encore celui-là ?

— Dans la salle de la voie publique, répond Holzer, il explique aux jeunes comment on place des banderilles aux taureaux. Cela le réchauffe un peu.

Mais tout rentre dans l'ordre. Le chauffeur avait justement terminé sa démonstration. La première partie de la nuit de Noël s'achève, le réveillon commence. Les inspecteurs des services spécialisés vont regagner leur domicile où une voiture ira les chercher en cas de besoin. A partir de ce moment, c'est la brigade du service central qui assurera les « premiers secours » et les inspecteurs la composant seront envoyés aussitôt sur les lieux, en attendant, suivant l'importance de l'affaire, l'arrivée du personnel spécialisé.

— Ce temps me rappelle une nuit de Noël où tu te trouvais de garde, fis-je à Holzer, pendant que

Dans la nuit de Noël, une sorte de tolérance est accordée aux prostituées, non seulement à celles qui, dans les établissements luxueux de Montmartre ou de Montparnasse, font danser et boire les clients, mais aussi aux autres, aux habituées du trottoir du Sébasto, des Halles...

Nuit d'indulgence

Ce n'était pas un temps à mettre un chien dehors. Il était très tôt. Les messes de minuit avaient, depuis longtemps déjà, épuisé la grandeur et la sérénité de leur spectacle ; depuis longtemps déjà, les orgues s'étaient tuées. Même, les restaurants où l'on avait réveillé, un à un, éteignaient leurs lumières. Mais ni le froid cinglant ni la fatigue qui creuse des trous dans le dos, comme si une bête rongerait sous la chair, entre les omoplates, ni l'alcool qui fauche les jambes n'étaient venus à bout de tous ceux-là qui ne voulaient pas finir cette nuit dans leur lit. Ils allaient vers ce qui restait de vie dans la ville.

C'était l'heure tant attendue par les prostituées de la capitale.

C'est le miracle de cette nuit qu'elle est bénéfique aux grandes pécheresses, aux Marie-Madeleine.

D'abord, elles ont le « condé ». Les agents en bourgeois, les « bourres », comme elles disent, ne font pas de rondes cette nuit-là ; pas d'« emballages ». Elles peuvent « tapiner » à leur aise, prendre un client par le bras, l'importuner même un peu, en lui promettant qu'il fait très chaud chez elles, très chaud entre leurs bras. Elles peuvent relever très haut leurs jupes pour allumer un désir dans l'œil du mâle qui passe, montrer sans crainte une gorge fatiguée que le froid violace.

Toutes les filles sont dehors, libres d'y être. Jésus accomplit de ces miracles d'incliner à la pitié, au moins pour une nuit, ces durs hommes du devoir que sont les « mœurs ». Il a racheté cette nuit aux prostituées. Elles en usent, mais pas toujours avec la charité qui conviendrait.

Tout à l'heure, j'étais sur le boulevard Sébastopol. Et voici ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu.

— C'est encore la Mado ; j'ai vu le coup.

— On pourra donc pas la faire « emballer », cette peau de vache...

— Elle a tous les « condés ».

Ils étaient six, en cercle, discutant à l'angle du boulevard Sébastopol et de la rue aux Ours, à trois heures du matin, sans souci du flux et du reflux des réveillonneurs. Trois hommes, deux femmes et un agent composaient le groupe. Les hommes étaient indéfinissables. En casquette, avec leurs visages minces, aigus de jeunes voyous, ils eussent pu passer pour de petits « barbeaux » paumés, si la présence du flic n'avait permis de rejeter cette hypothèse. Ombres inquiétantes, aussi aptes à donner un coup de main aux Halles qu'un coup de couteau à un passant perdu dans les sombres rues avoisinantes, nues et puantes. Ombres souples, reptiliennes, et dont l'œil est sûr pour repérer le poivrot assoupi sur un banc, le vicieux qu'empoigne le désir d'amours infâmes.

des huîtres et du bon vin blanc, elle reprend des couleurs et de la gaieté. Elle est bien trop vieille pour en vouloir à ces « salauds de caves » qui s'amusent, cette nuit-là, quand les « tapins » turbinent à force.

— C'est une bonne nuit pour nous, mais c'est dur, car les clients ont tous plus ou moins bu. Il faut du tact pour qu'il n'y ait pas d'histoires. Du côté des « bourres », ça va tout seul : ils ne nous emballent pas. C'est une sorte d'entente tacite. On s'est mise en règle dans la semaine : la nuit pour qu'« ils » aient le compte sur leur état administratif ; la visite, parce que ça ne rigolerait pas la semaine prochaine si l'on s'apercevait que nous avons turbiné avec quelque chose. C'est le temps et les clients qui ne sont pas drôles. Vous pensez, avec ce froid-là, si les gens traînent dans les rues... Ils sortent d'une boîte pour entrer dans une autre ou pour rentrer chez eux ; ils ne se baladent pas sur les trottoirs, où ils auraient une chance de nous trouver (décidément, le vin blanc agit : elle fait de l'ironie) ; quinze degrés au-dessous, c'est un remède à l'amour. Parlez-moi des Noël doux, juste assez froids pour qu'il soit bon de prendre l'air après le gueuleton ; ou même des Noël pluvieux. Mais, quand ça glisse sur les trottoirs, ça ne nous tombe pas dans les bras. Il reste les ivrognes, les entêtés, ceux qui veulent à toute force ne rentrer qu'à l'aube ; il reste les vicieux. Vous parlez d'un turbin. Quand j'étais jeune, je m'en tirais encore. J'avais une clientèle, et vous pensez bien qu'elle ne m'aurait pas abandonnée cette nuit-là. J'avais établi mon salon, sur les berges, quai de Tokio, derrière une petite baraque qui servait de bureau, durant le jour, à quelque employé des Ponts et Chaussées. Des tas de briques et de planches limitaient mon appartement. La nuit de Noël, j'empruntai son brasero à l'employé.

Sans pudeur, elle nous raconte qu'elle opérait nue sous une grande blouse d'infirmière ; elle avait une spécialité et s'y tenait ; on le savait et lui arrivait souvent des clients de choix que la blancheur liliale de son vêtement, la petite croix de sang sur le front, dans ce décor triste et dangereux, affolaient de luxure.

— Mais maintenant !...

Elle nous regarde bien ; elle nous pose son visage flétri, bien nettement, devant les yeux, pour que nous voyions bien toutes les rides, toutes les peaux flasques, toutes les rougeurs ; elle prend ses deux seins dans ses mains, les relève et les laisse retomber, accablée.

— Qu'est-ce que vous voulez foutre ?...

C'est le moment de commander le boudin et la cuisse de dinde, car elle s'assombrit visiblement.

Elle nous parle de sa gosse, qui est en nourrice :

— J'ai déjà pas mal travaillé, cette nuit, et vous allez me porter bonheur (elles disent toujours ça, à

NOËL des prostituées



ces traditions ne se perdent jamais tout à fait : à certains jours, on les voit qui resuscitent, qui s'épanouissent à nouveau, les unes dans leur émouvante fraîcheur, les autres avec leur écœurante cruauté.

Naguère, les nababs et les boyards, après les soupers fins dans les meilleurs restaurants de Paris, après le cercle, venaient encore promener leur ennui et jeter des louis d'or dans les bouges des Halles. Les aubes de Paris rejetaient alors sur le pavé du Sébastopol les Mercédès étincelantes des princes russes.

Au petit jour, les maraîchers de la banlieue parisienne, paysans portant encore la longue blouse bleue et la casquette de soie à trois ponts, mangeaient la soupe fumante dans des bouges, côte à côte avec des femmes qui portaient à leur gorge pour des millions de perles, auprès d'hommes en frac, ivres de champagne, chargés d'or.

C'était le temps où les rixes, chaque nuit, couchaient plusieurs hommes sur le carreau des Halles. Les saladiers de vin chaud, les souteneurs aux foulards rouges et aux « deffes » fatiguées, les filles en jupe courte, attiraient les noceurs neurasthéniques, les femmes du monde, lassées de trop de bonheur comblé. Le petit frisson agitait ce monde ennuyé au contact des fauves qui les méprisaient et qui, parfois, les mordaient.

Je croyais tout cela bien fini, bien mort.

Or, je l'ai presque vue surgir du passé, cette nuit fantomatique, la nuit de rêve des âmes fatiguées, des corps déchus, des cœurs blasés ; j'ai presque revu les noceurs éreintés de jouissances renouer la tradition perdue des nuits crapuleuses, et cela à l'heure où, il y a près de vingt siècles, Jésus naissait à Bethléem, pour apporter aux hommes le rachat de tous leurs péchés, de tous leurs vices...

Les femmes « tapinaient » sur le Sébasto ; l'agent n'ayant rien vu, et tellement habitué à de telles scènes, voulait seulement rompre le cercle, disperser le rassemblement. Plus que de justice, il avait soif d'ordre.

— Elle ne t'a pas tuée, disait-il à l'une des filles.

— Ah ! naturellement, vous lui donnez raison. Alors, c'est elle qui fait la loi ici. J'ai fait « ma nuit » hier et elle veut m'empêcher de turbiner sur le coin. De quel droit ? Du droit qu'elle se « tape les bourres », cette morue-là. Moi, je m'en fous ; je suis une régulière ; si vous ne l'emballer pas, je la ferai crever par mon homme.

L'agent haussa les épaules :

— Tu sais bien qu'on n'emballer pas cette nuit.

Seins flétris, cœurs neufs

Seule, je n'oserais pas m'approcher. Un coupe-file de journaliste n'est pas toujours une bonne recommandation auprès des misérables, et je devais avoir l'air trop heureuse d'avoir bien réveillé, d'avoir un mari à mon bras, un chaud manteau sur mon dos. J'aurais craint qu'on me prit pour une provocatrice.

Nous avons abordé celle qui semblait être la plus triste, la plus démunie. Elle n'était ni jeune ni fraîche. Elle doit en avoir des Noël de noce, et elle doit être habituée à tout, rompu à tout, prête à tout accepter, car elle nous suit dans un bar, sans bien comprendre encore ce qu'on lui veut. Qui sait si ce ne sera pas pour elle une aubaine : un couple ignoble en quête d'un ignoble jeu ?

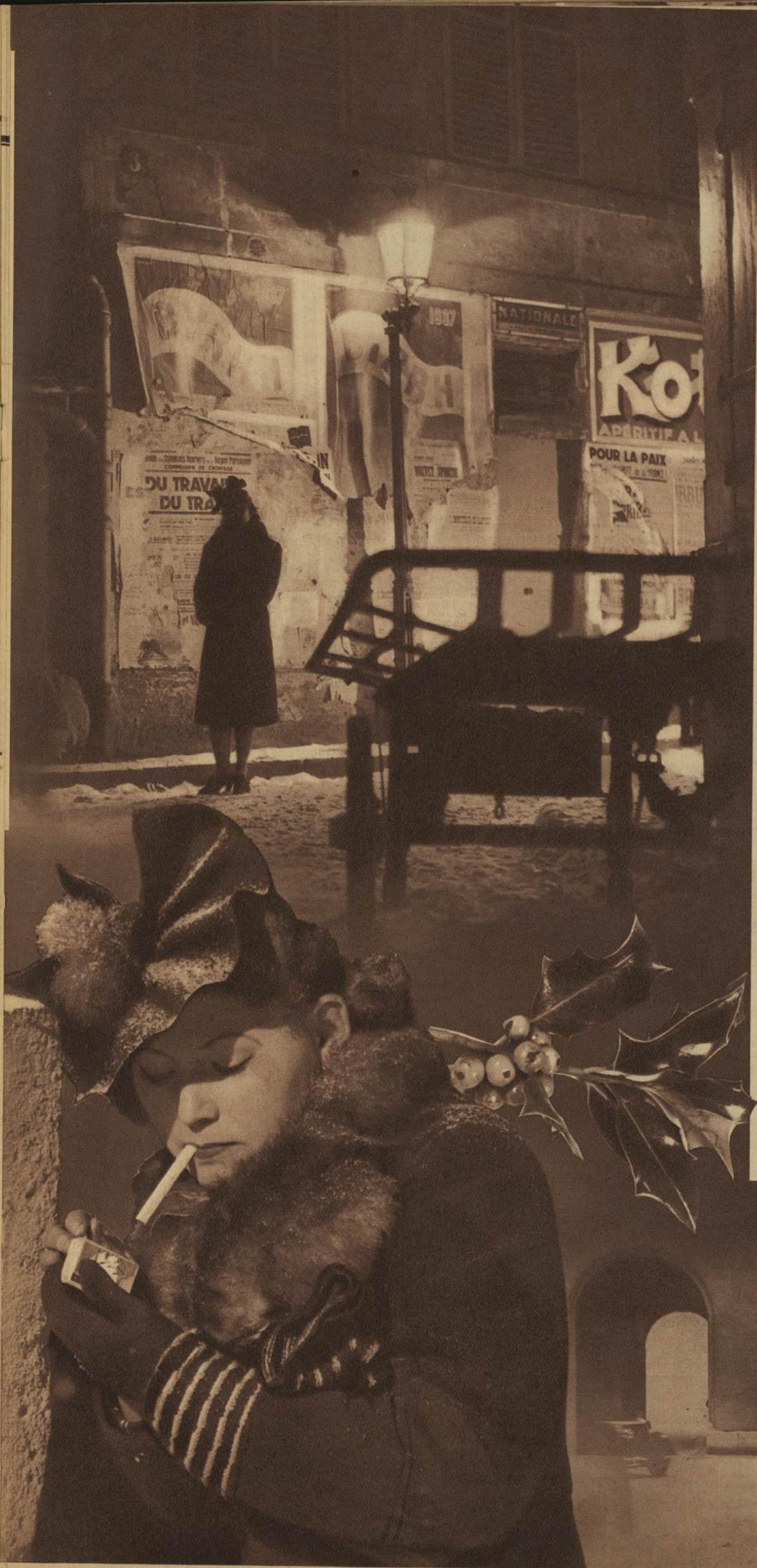
Lorsque nous l'eûmes détournée, elle se prit à sourire, ce dont elle doit avoir perdu l'habitude, car son sourire est triste, pauvre. Puisque ses confidences lui rapporteront plus que des jeux qui l'écœurent, dans une chambre d'hôtel, puisque nous lui offrons

tous ceux qui montent avec elles, et ça ne leur porte jamais bonheur ; elles continuent leur précaire existence, leur jeux passifs d'animaux, jusqu'à la déchéance totale, jusqu'à la phtisie ou à ces terribles maladies du bas-ventre qui rongent effroyablement). Alors, ma petite aura de beaux jouets. C'est une bonne nuit pour les enfants des prostituées. Elle est chez de bonnes gens, à la campagne. Tenez, regardez sa photographie. Elle est belle, hein ! Je voudrais bien vivre jusqu'à ce qu'elle soit élevée. Mais qu'est-ce que j'en ferai, plus tard ? J'ai envie d'en faire une femme qui tape à la machine, dans les imprimeries. Il paraît que c'est un bon métier. Comment appelez-vous ça ?

— Linotypiste, dis-je.

— Oui ! c'est ça. C'est un bon métier. Vous pourriez peut-être l'aider, vous qui êtes journaliste. Je vous donnerai mon adresse.

C'est encore un autre miracle que cette faculté d'espérance qui est au cœur de toutes. Cette femme, qui a vu toutes les ignominies, qui a coudoyé toutes les horreurs, qui a côtoyé tous les drames, se raccroche à l'espoir qu'une petite journaliste, entrevue un soir, sera celle qui sauvera sa fille, sa petite fille aimée, d'une existence aussi misérable que celle de la mère. Elle croit en moi, à cet instant-là, comme au Messie. Son cœur, pour tout flétri, reste frais dès qu'il s'agit de son enfant. Elle croirait à toutes les fables, elle à qui les hommes ont tant menti et qui leur a tant menti. Car combien de vraies caresses cette fille d'amour a-t-elle dispensées dans sa vie ? On les compterait sur les doigts d'une main. Je lui demande si elle n'a pas un souvenir pathétique de Noël. Elle ne comprend pas bien ce que je veux dire, car l'émotion ne peut avoir pour elle et pour moi une commune mesure, mais elle fait ce qu'elle peut pour meubler mes notes.



« J'avais une « copine » qui, toutes les nuits de réveillon, faisait le même coup aux agents des mœurs. Il faut vous dire que c'était du temps où nous n'avions pas le « condé » ces nuits-là. Emballée, elle les suppliait en pleurant : « Laissez-moi, je viendrai demain, après-demain ; toutes les « nuits » que vous voudrez je les ferai, mais laissez-moi aujourd'hui ; j'ai mon vieil oncle et ma vieille tante qui sont venus de province pour assister à la messe à Notre-Dame. Et après, ils me paient à souper. » Les flics se laissaient faire, mais une année elle se fit « faire » la nuit de Noël et celle du jour de l'An. La seconde était de trop ; ils ne marchèrent pas et, de ce jour, elle fut viscopée...

— Mais ce n'est pas triste ; c'est une combine.

— Ah !... Mais celle-ci, qui est arrivée à la grosse Mado.

Je ne connais pas la grosse Mado, mais, puisque notre compagne nous dit qu'elle fait les Halles, je la devine en une anachronique toilette de pilou enrobant ses formes de Vénus callypige, calibre des maraichers et des bouchers.

— Elle avait une petite fille de six ans. Pour la nuit de Noël, elle l'avait fait venir à Paris. Après le dîner, elle l'avait couchée dans sa chambre, en lui recommandant de bien dormir, qu'elle allait faire une course et qu'elle reviendrait bien vite. En bas, à la caisse, il y avait une belle poupée, des bonbons, des oranges que Mado comptait mettre dans les souliers de la petite, à son retour du travail. Elle pensait qu'on la laisserait tranquille, puisque, par précaution, elle avait fait « sa nuit » l'avant-veille. Elle ne comptait pas sur deux « bourres » qui la détestaient.

« Emballée, elle pleura, elle supplia en expliquant toute l'affaire. « Oui ! on la connaît aussi, celle-là », lui répondirent les bourres.

« Le lendemain matin, quand la petite s'éveilla, elle eut peur de se trouver seule dans cette chambre d'hôtel. Sa maman n'était pas là, ni la jolie poupée, ni les bonbons qu'elle avait commandés au père Noël. »

C'est presque ça, l'histoire pathétique que je vous réclamaï, pauvre femme...

Et puis, la vie reprend...

A tous les points centraux de la prostitution parisienne, la même chance joue, cette nuit, pour les prostituées. A Montmartre, dans des boîtes de nuit aux orchestres éclatants, des filles admirables nagent entre les tables.

Elles ne sont pas là pour s'amuser. D'une autre classe que leur sœurs des Halles, du Sébastopol, du boulevard de la Chapelle, de la rue de la Charbonnière, d'une classe différente à celle de leurs sœurs de Montparnasse, elles font le même métier, sans plus de gaieté, sans plus d'enthousiasme. Le bicot du boulevard de la Chapelle, le maraicher des Halles, l'homme en habit de Montmartre, l'esthète étranger de Montparnasse, c'est toujours la même farine écœurante qu'il faut faire lever avec de fausses caresses et des mots qui mentent.

Faire jaillir le désir de ces êtres-là, c'est toujours la même répugnante corvée qui brise les jambes et disperse, sans flamme, sans chaleur, les jaillissements du cœur. Même cette nuit-là serait semblable aux autres pour la lamentable prostituée si elle n'avait pas la seule possibilité de jouissance qui lui reste : gagner un peu plus d'argent que les autres nuits, de l'argent qui sera de la joie pour une enfant en nourrice, pour une vieille maman campagnarde, pour un exigeant souteneur...

Quand Montmartre, et Montparnasse, et les Halles se furent décomposés, à l'aube pâle, quand on eut ramassé dans les dancings vides les derniers ivrognes en habit, quand les trottoirs furent déserts, les concierges sortirent à grand fracas les poubelles ; le premier autobus fit trembler les vitres en roulant. Là-haut, dans une morne chambre d'hôtel, la prostituée faisait ses comptes... La nuit de Noël était morte...

Simone FRANCE.



Sous le porche de l'église Saint-Eustache, une brave femme trouvait, un soir de l'hiver 1871, un nouveau-né. L'enfant, chaudement enveloppé dans des langes, marqués J.-B. Mercier, paraissait plein de vie. Il vagissait bruyamment. Les fidèles, venant à l'office, se pressaient autour de l'émouvant tableau. L'abandonné criait toujours.

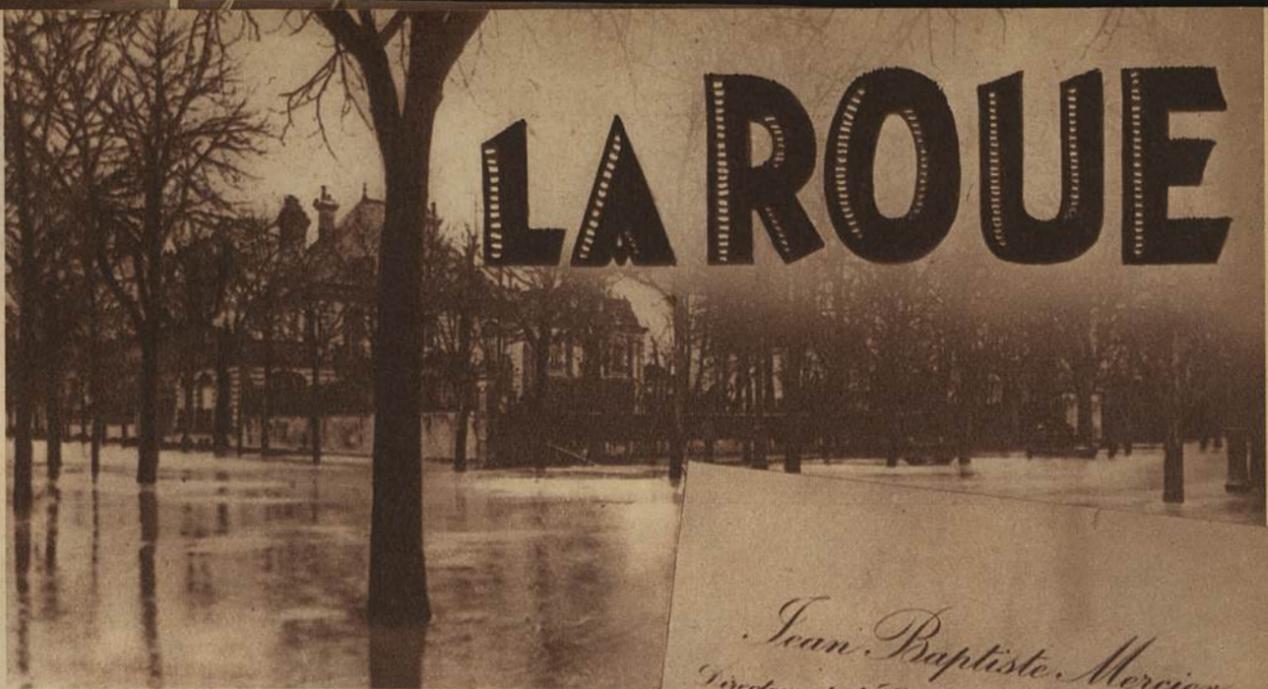
« Il a déjà une grande gueule, murmura la pauvre, un peu folle, qui, journellement, sollicitait l'aumône sur le parvis.

Ainsi entra dans le monde Jean-Baptiste Mercier, que l'habileté oratoire de M^e Théodore Valensi, assisté de M^e Rémy Machetto, a tiré l'autre jour d'un mauvais pas en ne le faisant condamner qu'à six mois de prison avec sursis pour escroquerie.

Personnage Balzacien

Confié à l'Assistance publique, celle-ci le fait élever à l'orphelinat de Sampuy, dans l'Oise. A onze ans, c'est un petit gars éveillé, solide, et, comme il lui faut déjà gagner sa vie, on lui trouve une place de groom dans un grand hôtel de la place Vendôme. Là, il ouvre les portières à tous les « grands » du moment, officiels ou non, qui viennent à Paris incognito. Il sait par cœur bientôt le nom de toutes les « lionnes » de l'époque, maîtresses de rois ou de princes, qui arrivent en victoria attelée de deux beaux pommelés ou rouans qui vont l'amble. Parfois, à côté du valet de pied, juché sur le siège arrière, coiffé du chapeau haut de forme, les bras croisés sur la poitrine, il accompagne la belle fille au Bois, remontant les Champs-Élysées.

Dans sa petite âme se forment lentement ses désirs futurs. Ce luxe, cette opulence étalée, cette vie facile et folle, il aura tout cela quand il sera grand. L'âge de la puberté lui est révélé par une jeune femme de chambre que sa taille fine, sa belle petite frimousse fraîche et éveillée ont séduit. Le premier amour est toujours le grand, du moins on le croit lorsqu'on a quinze ans. Les deux amants vont voir édifier cette chose gigantesque, hallucinante dont les pylones d'acier commencent à s'élever dans le ciel « la tour Eiffel ». La Grand'Roue est proche, avec ses wagons aériens. Nous sommes en 1888. Un jour, ils s'y attardent et ratent leur travail. Le patron de l'hôtel les renvoie l'un et l'autre.



— Tant mieux, pense J.-B. Mercier, occasion unique de lâcher cette « colle ». Elle commence à le lasser avec ses perpétuelles scènes de jalousie car les femmes le regardent et lui ne se prive point de répondre à leurs œillades. Finie la grande passion.

Coureur cycliste...

A porter les billets doux aux cocodettes sur son vélo à pneus pleins, J.-B. Mercier a gagné des sous... et de l'endurance. Il s'offre une belle bicyclette de course et va tenter sa chance. Il s'aligne d'abord dans des petites compétitions de banlieue. Ce gars, aux mollets nerveux et bien tournés, à la silhouette plaisante, conquiert bientôt la faveur des populaires. On ne l'appelle plus que Jibé.

« Vas-y, Jibé ! » clame la foule lorsque le coureur, forçant sur ses pédales, cherche aussi à forcer la victoire.

Il remporte quelques succès, récolte quelques belles médailles argent ou vermeil, mais le métier ne nourrit pas son homme. La « petite reine » a ses grands ténors, lesquels ont des soigneurs qui les dorlotent, les bichonnent, les couvent d'attentions de mère nourrice...

Pour en arriver là, il lui faudra de longues années et son appétit de vivre l'heure présente est grand. Pas mal de cycles circulent déjà. Le tourisme en vélo commence. Son règne va aller en s'accroissant. J.-B. Mercier voit une occasion de faire fortune. Au lieu de pousser comme un sourd sur les pédales

d'une machine récalcitrante et de suer sang et eau, il en fabriquera, lui, des vélos, et des meilleurs.

...Et constructeur

Il sort bientôt la bicyclette J.-B. Mercier. Vous ne l'avez pas connue ? Moi non plus. Mais, tout de même, elle exista à plusieurs centaines d'exemplaires et lui permit de réaliser une petite fortune.

Est-ce que les lauriers de Renault l'empêchaient de dormir ? Toujours est-il qu'il décide d'être constructeur d'automobiles lui aussi et d'abandonner la fabrication des vélos.

Des voitures J.-B. Mercier volent aussi le jour. Elles ne sont certes pas plus mal que d'autres, mais la concurrence est dure, impitoyable, et J.-B. Mercier est jeune. D'ailleurs, ses moyens financiers sont encore modestes. Et il est seul...

Il dévore rapidement ce qu'il avait gagné. L'auto a bouffé la bicyclette, dira-t-il à ses amis qui s'étonnent de sa déconfiture.

Secrétaire

Il se marie. A la recherche d'une situation sociale moins incertaine que celle d'industriel en cycles et autos — pour lui s'entend — il rencontre dans un café de la place de l'Opéra un monsieur important, fort bien habillé, devant qui tout le personnel s'incline.

— Qui est-ce ?

— Le baron Reith.

Oh ! oh ! personnage considérable du temps. Grosse fortune, château, chasse, hôtel particulier. J.-B. Mercier se fait présenter, plaie et devient rapidement le secrétaire particulier et le confident du financier. Il ne lui faut pas longtemps pour se mettre au courant des méthodes de la Bourse. Intelligent, rusé, fureteur, il déniche les bonnes affaires, les sent comme un chien sent le gibier, joue et mène un train d'enfer. Tout lui réussit. Il faut reconnaître que cette nouvelle situation, plus brillante qu'il n'aurait osé l'espérer, ne le grise pas. Ses copains des jours de mouise le sont restés. Il a table ouverte chez lui.

Il monte au Bois tous les matins. Cela lui rappelle le temps, pas si lointain, en somme, où, perché derrière la Victoria, lorgnant, en douce, le vertugadin de la dame qu'il accompagnait et ses fesses redondantes, il pensait : Moi aussi, j'aurai des poules plus tard.

Il en a, en effet, et des plus belles. Il est d'ailleurs, lui, un très bel homme, costaud en diable, qui tire tous les jours à l'escrime rue Hoche et entretient son corps de quadragénaire. La Bourse continue à lui réussir, mais le jeu dans les clubs privés, à Deauville ou à Monte-Carlo, lui est beaucoup moins fidèle. Il taille dur, avec un bluff déroutant et ses partenaires sont souvent heureux.

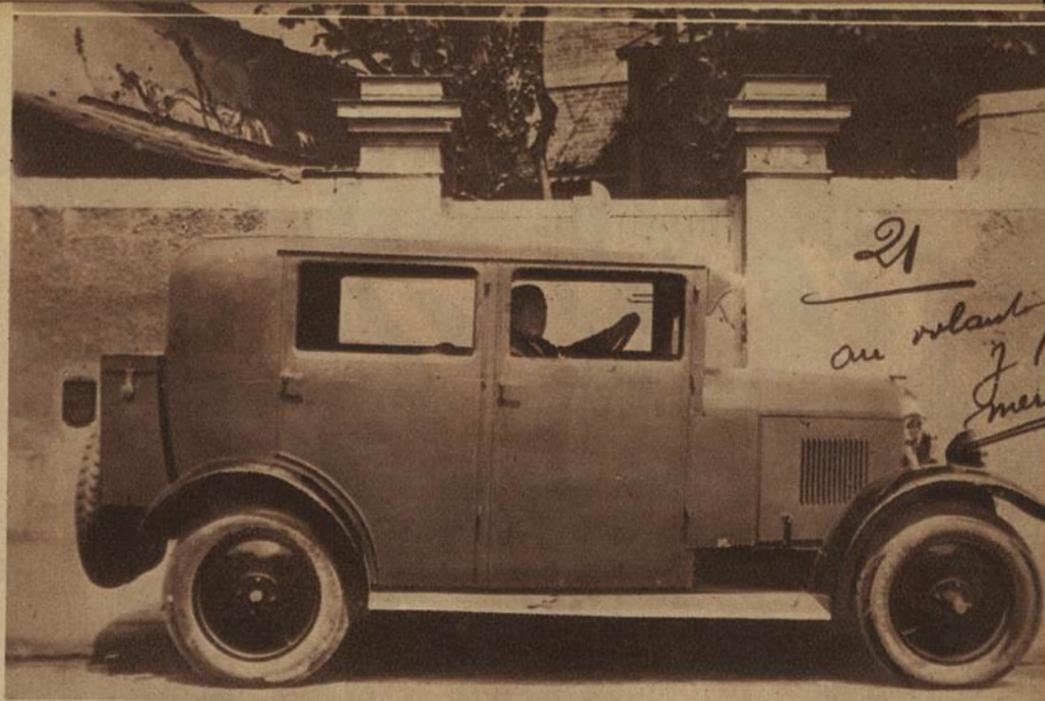
Et puis, il a acheté une écurie de courses, composée principalement de trotteurs. Ses pensionnaires lui coûtent cher et rapportent peu. Lui si habile en affaires s'est fait rouler. Pourtant, il s'obstine. Il acquiert quelques yearlings au poids de l'or. Ils ont une origine magnifique, un pedigree étourdissant. Sur le papier, ce sont des cracks ; sur le terrain, ce sont des veaux.

Et la Bourse, maîtresse exigeante, qui n'aime que ceux qui réussissent, commence à devenir rare. Quand le bateau fait eau d'un côté, c'est bien rare si l'autre ne cède pas. Les courses, le jeu s'avèrent désastreux, les tuyaux financiers que reçoit J.-B. Mercier se révèlent catastrophiques à l'usage.

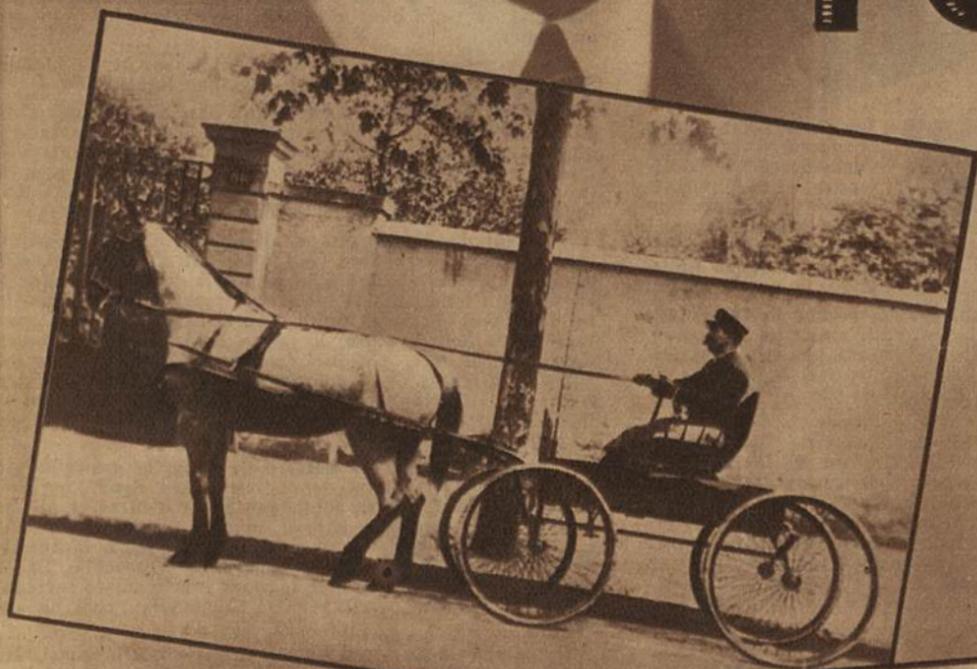
Il est obligé de vendre sa luxueuse demeure de Neuilly, aux échauguettes en poivrière, dont il était si fier. A l'encan est dispersée son écurie de courses, dont les succès furent nuls, mais qui le posait. Sa



Digne, repentant, J.-B. Mercier, au banc d'infamie, répond à l'interrogatoire du président. Derrière lui, son excellent avocat, M^e Théodore Valensi, dont la remarquable plaidoirie lui valut une peine légère.



TOURNE...



Atterrir sur les bancs de la correctionnelle après avoir possédé château, villa, écurie de courses, autos, chasse en Sologne, telle est la mésaventure qui advint à J.-B. Mercier. Pour cet ancien coureur cycliste, la roue a tourné, mais pas dans le bon sens. Ami de Stavisky, aux temps heureux, il se targua, à l'audience, d'avoir aidé à découvrir sa retraite.

chasse de Sologne lui échappe aussi ; tout craque dans cet édifice de vie rapidement construit et qu'il croyait solide.

La guerre vient de se terminer par la victoire de nos armes (on le croyait du moins à cette époque). Derrière le rideau de sa fenêtre, J.-B. Mercier contemple la rue. Des « bleus horizons » défilent, par groupes ou seuls, avec leur complet Abrami.

« N. de D ! » dit à haute voix J.-B. Mercier. Ceux des régions envahies vont rentrer chez eux, dans des patelins détruits, dans des contrées où rien ne pousse depuis longtemps. Il y a à faire pour moi. L'homme a 49 ans, et n'a rien perdu de ses qualités physiques et entreprenantes. L'adversité, si elle l'a terrassé, ne l'empêchera pas de recommencer à tenter sa chance.

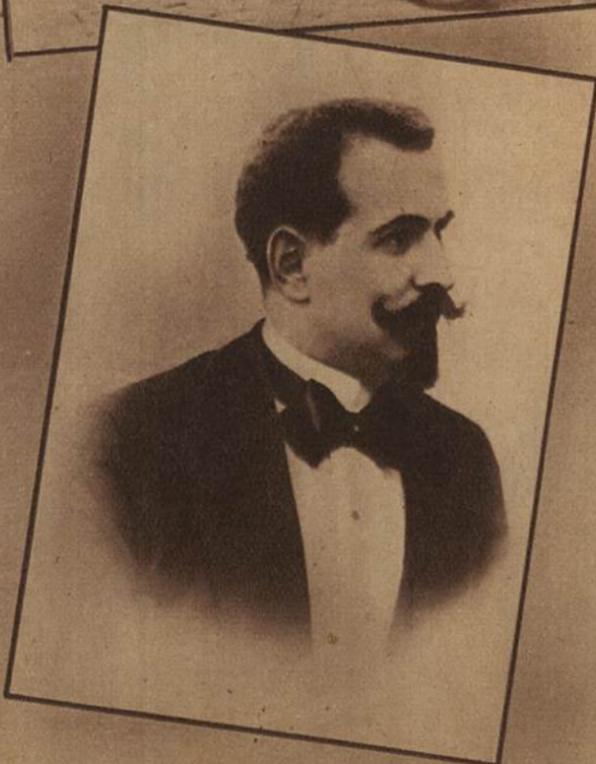
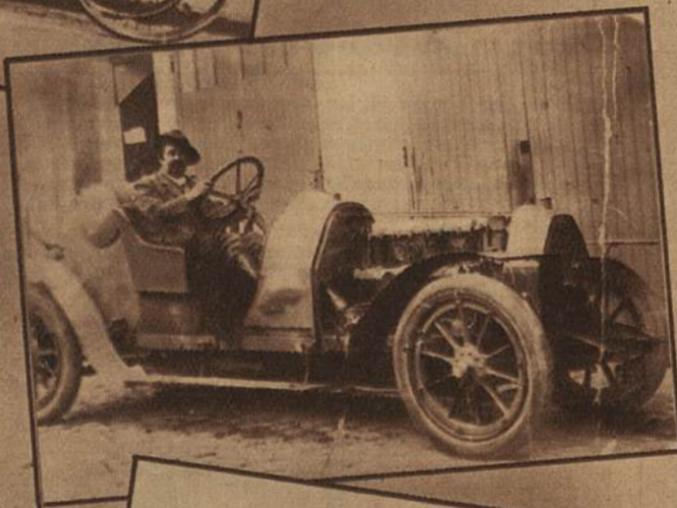
En, en effet, celle-ci revient. A la veille de partir avec un stock très réduit d'objets de première utilité pour Chauny, on commence à vendre les stocks américains. Et il y a de tout... Son audace, son culot, émoussés par les épreuves, reviennent au galop. Il soumissionne pour un gros lot de marchandises. Il n'a pas le premier rond pour le payer. Mais il est déjà revendu d'avance. Et la cascade commence. Enhardi par la réussite et ayant foi en sa nouvelle étoile, J.-B. Mercier truste des montagnes d'imperméables, de bottes en caoutchouc, de conserves, de marchandises hétéroclites, bazardées à un prix raisonnable, qui, par suite, trouvent facilement acquéreurs.

« Et le pèze radine », pense Mercier, qui perd contact avec le beau langage. Il en a bientôt des stocks de pèze et la belle vie recommence, fastueuse, insouciance... qui sait si nous vivrons demain ?...

Sa rapide torpédo sport est souvent en station devant le Claridge ou le Majestic. De belles demi-mondaines en descendent avec lui. Il a toujours dans les poches de son veston « à droite, un épais matelas de « sacs » ; à gauche, une bourse de cuir pleine de diamants. Il est devenu nouveau riche, il exhibe pour tout et pour rien son « fric ». Il le lâche aussi, hélas ! facilement, d'autant plus qu'il est à bonne école.

En dégustant un cocktail devant l'acajou luisant d'un bar à la mode, il a connu un gentleman très distingué que lui a présenté un ami : Sacha Stavisky. Celui-ci est généreux : pas une petite femme qui lui demande en vain un billet.

— Laisse-moi mordre dedans, ça porte bonheur !
— Eh bien, garde-le, et ce sera vrai !



J.-B. Mercier lui, suit le train. Dame ! un ancien coureur cycliste... Mais il s'essouffle. L'autre est mieux entraîné, dispose de plus de moyens. Il a des appuis officiels qui manquent à son compagnon.

Les stocks ont fini d'être une vache à lait. Ils ont disparu. Cette source s'est tarie. Le repêché cherche à renouer avec la Bourse. Mais cette dernière oublie facilement les adorateurs pour qui elle eut des faiblesses. Royal Dutch, Suez, Penarroja, tout s'effondre. Les valeurs les plus cotées, dites de père de famille, trahissent aussi le joueur. Il a 60 ans. Son ressort n'a plus la vigueur d'antan. Il envie son ex-copain Stavisky, qui est devenu son ennemi parce qu'il n'a pas daigné l'assister dans ses mauvais jours et qu'il continue de mener une existence brillante. Il ne l'envie plus le jour où il le dénonce à la police et que le fier Sacha, dans un chalet montagnard entouré de neige, met fin à une vie mouvementée...

Décadence

Stavisky, vivant ou mort, n'améliore pas le sort de J.-B. Mercier. Celui-ci peut y croire un moment, néanmoins. On dispersait, aux enchères, les meubles du célèbre escroc. Mercier n'eut garde d'y manquer. Il savait que l'énigmatique personnage, ayant horreur de la porcelaine, possédait, pour ses commodités nocturnes, un récipient d'argent bombé, ventru, ciselé comme un bijou de Benvenuto Cellini, « Sans prix pour un collectionneur », pense-t-il. Il réunit tous les débris de sa fortune et achète l'objet. Il cherche pendant longtemps, en vain, hélas, l'amateur... éclairé qui se rendra acquéreur, à prix d'or, de la massive relique. Ce bibelot habitué aux ténèbres d'un petit meuble ne tente personne.

« C'est malheureux, tout de même : on vend bien, à plusieurs exemplaires, le chapeau de Napoléon !... »

Mélancolique et à bout de ressources, J.-B. Mercier le prend sous le bras, un jour. Il va chez un fondeur et sous l'action du chalumeau, l'orgueilleuse panse s'aplatit et devient lingot.

« Faites-en maintenant des cuillères et des fourchettes », dit-il à l'artisan.

Plus tard, il confie à un intime : « Quand je pense que les dussèches (sic) mangent dans l'argenterie qui a servi à Stavisky et à la belle Arlette pour... Je me marre à cette idée. »

Mais il faut vivre et le ressort de l'honnêteté est maintenant complètement usé. Jibé n'est pas sans relations dans un monde un peu louche. Sur de faux bijoux, il fait plaquer une mince feuille d'or. Ainsi la « touche de la pierre » est parfaite et ceux qui se méfient laissent tomber, devant cette réaction impeccable, tous leurs doutes.

« Des bijoux de famille, monsieur, dit J.-B. Mercier, d'un air navré. Les temps sont durs, je suis obligé de m'en séparer. »

Mais un client se présente qui, malheureusement pour le vendeur, n'était pas mûr pour la cueillette. Ce fut ce dernier qui fut cueilli par deux inspecteurs, après une plainte portée par le récalcitrant acheteur qui, chez un expert, entendit le fatidique : « C'est du toc. »

Et à la 10^e chambre, l'ancien groom, industriel, turfiste, châtelain, boursicotier, paraissait l'autre jour devant les juges. La roue avait tourné...

Il n'avait rien perdu de sa prestance et de son bagoût. Il faut croire que la faute était vénielle puisqu'il n'écopa que d'une peine légère.

« Je referai fortune, maître, confiait-il à son excellent défenseur, et honnêtement, je vous le jure. Jamais deux sans trois. J'ai brassé des millions, j'en rebrasserai encore. »

Dans le cœur du vieil homme, l'espoir est toujours intact.

Hubert BOUCHET.

La vengeance

du mauvais garçon

L'accordéoniste Jean Générand, l'ami de la victime (à gauche) abattit Verecchia au café de La Rotonde. En bas, à gauche, une photo inédite de l'accordéoniste et de la musette de la rue de Lappe. — A droite, le grand Louis, le complice de l'accordéoniste, puis un autre photo de la victime en croisière.

Ses affaires criminelles concernant le milieu de la nuit, ou d'impénétrables énigmes ou des histoires mal éclaircies, il n'en est pas de même du drame qui, voilà douze nuits, a coûté la vie au traîquant de femmes Louis Verecchia.

Aujourd'hui, le commissaire Roches (chef de la brigade spéciale de la P. J.) et ses collaborateurs Mayzard, Schmitt, Hillard et Nouzelles peuvent, en effet, se féliciter d'avoir rapidement décelé la vérité, à la suite de l'enquête provoquée par l'assassinat de « Monsieur » Louis.

C'était le samedi soir, 17 décembre, une heure avant minuit, moment où le sordide carrefour de la rue de la Roquette, de la rue Saint-Sabin et de la rue de Lappe est en pleine animation nocturne ; moment où, venant de la Bastille, à la clarté des bistrot et au reflet multicolore des enseignes de bals musettes, et les « messieurs » trop élégants et leurs émules en casquettes, les filles trop fardées ou d'allures trop libres, les amateurs de pittoresque encanailé affluent vers les dancings où triomphe l'accordéon.

Louis Verecchia qu'on voit ci-contre, à droite, en compagnie de Simone Chauzal, consommait à La Rotonde, avec la même jolie femme lorsque se produisit le drame foudroyant au cours duquel l'homme fut tué et sa compagne blessée à la cuisse.

Deux assassins qui font vite...

Parmi les bouges et les bastringues de ce quartier, il est de confortables cafés rayonnants de lumière, de glaces miroitantes et de similis-marbres, lieux de silence et de bonne tenue. Telle est « La Rotonde », établissement qui, sous son enseigne rouge au néon grésillant, constitue, au beau milieu du carrefour, l'angle des rues Saint-Sabin et de la Roquette.

Or, « Monsieur » Louis attendait là, chapeau sur les yeux, le coude au comptoir, devant un café noir qu'il buvait lentement.

Il avait dit à Roger Lamy, patron du lieu, qu'il attendait une « poupée », son amie Simone (Simone Chauzal), avec laquelle il devait se rendre dans un cinéma permanent, à la dernière séance de nuit.

Simone, quoiqu'elle fût en retard, ne manqua point le rendez-vous. Elle entra, la lèvre fleurie d'un sourire, la main tendue vers le grand Louis, lui demandant, avec la désinvolture d'une bonne copine qu'elle était pour lui : — Tu payes un tilleul, dis ? Par le froid que je viens d'endurer, depuis Montmartre jusqu'ici, tu peux bien m'accorder de rester cinq minutes au chaud.

C'est ainsi que, sans le vouloir ni le savoir, la blonde Simone se fit l'auxiliaire de la tragique fatalité.

En effet, le couple s'en fût-il allé plus tôt au cinéma, il eût, sans doute, terminé la nuit sans accroc. Mais tandis que sa compagne s'attardait à boire le tilleul, Louis Verecchia, qui regardait à l'extérieur, pâlit affreusement à la vue de deux silhouettes qui, tout juste devant la « Rotonde », venaient de sauter de leur auto.

L'instant d'après, avant que Verecchia n'ait pu s'esquiver, les deux survenants franchissaient d'un pas le petit espace qui sépare le seuil du comptoir de la « Rotonde » et, sans un mot, sans la moindre crispation de visage, ils ne laissèrent pas au grand Louis, courbé soudain par instinct de conservation, le temps de les envoyer bouler d'un coup de tête. A peine, de son côté, Simone Chauzal eut-elle le temps de se retourner que, déjà, trois, quatre coups de feu détonnèrent dans le café, blessant mortellement Verecchia et la blessant elle-même dans le haut de la cuisse.

Crispé de douleur et balaféré de sang, le grand Louis eut, toutefois, la force de se retrancher dans l'arrière-salle, cependant que sa compagne criait d'effroi et que le patron, tout comme le garçon du café tragique, s'étaient accroupis derrière le comptoir. Mais les deux inconnus, armés de leur 7/35, avaient poursuivi Verecchia. Ils le mitraillèrent de nouveau, le laissant inerte sur le carreau, râlant faiblement, l'œil révolté, à jamais privé de ses esprits...

Puis, non moins rapidement qu'ils avaient surgi, les meurtriers rallièrent leur voiture qui démarra tout aussitôt. Les patron et garçon de la « Rotonde » se hâtèrent d'alerter Police-secours pour le transport de Verecchia à l'hôpital Saint-Antoine ; un propriétaire de bal-musette, accouru parmi beaucoup d'autres curieux, s'offrit à emmener Simone Chauzal dans son auto pour qu'elle fût également admise à Saint-Antoine. Tout cela, non sans provoquer devant le café ensanglanté un tohu-bohu de bavardages, d'exclamations et de coups de claxon parmi la clientèle des proches dancings qui s'était ruée au coin de la rue de Lappe.

Une heure plus tard, « Monsieur » Louis succombait sur la table d'opération où l'on venait de lui extraire sept balles, tant à l'omoplate que dans le crâne. Néanmoins, la police identifiait l'homme grâce aux papiers d'état-civil qu'il portait sur lui ; de même qu'elle découvrait dans une des poches de la victime un télégramme émanant de deux femmes, Marthe et Jeanne. La dépêche, expédiée de Port-Vendres, annonçait que ces femmes avaient manqué le départ du courrier d'Oran et qu'elles se trouvaient démunies de subsides pour pouvoir attendre le prochain bateau.

Les enquêteurs furent persuadés qu'ils éclairciraient bientôt le sanglant mystère en s'attachant à retrouver les expéditrices du télégramme. Celles-ci devaient avoir quelque révélation à fournir car, si elles se rendaient à Oran, c'était très certainement pour le compte



de la belle Nénette (tous deux à La Rotonde, rue de la Roquette. Le assassin dansant dans un balite, ce haut en bas : Aimé Jacono, autre portrait de ce dernier et la voisine l'été dernier.

de Verecchia dont le dossier judiciaire attestait que, bookmaker enrichi par les paris de sa clientèle trop confiante et trafiquant de stupéfiants occasionnel sinon spécialisé, il était propriétaire d'une maison publique oranaise, laquelle était tenue par sa femme légitime, dite « la Rabouine ». Par ailleurs, on retrouva aux archives de la P. J. des témoignages signalant que le grand Louis était un homme à « coups durs ». Il avait, notamment, subi une condamnation à un an de prison à la suite d'une bagarre politique survenue à Bagnolet en 1935, mêlée au cours de laquelle avait été tué l'agent Fargeas. Peut-être Marthe et Jeanne, attardées à Pont-Vendres, fourniraient-elles, sinon des certitudes, du moins d'utiles indications permettant de savoir si Verecchia avait été abattu à cause d'un règlement de comptes irrégulier ou en représailles de quelque risque.

Une enquête rapide

Cependant que l'inspecteur Nouzeilles se rendait dans le port des Pyrénées-Orientales, ses collègues Mayzaud, Schmitt et Hillard poursuivaient l'enquête à Paris.

Ce fut, toutefois, sans intérêt décisif que furent interrogés les témoins du meurtre, Roger Rémy et Louis Charron (propriétaire et garçon de la « Rotonde ») ainsi que Simone Chauzal.

Fût-ce par crainte d'être châtiés de leur trop grande loquacité, fût-ce par soumission à cette loi du silence qui est, comme chacun le sait, une des règles les plus implacables du milieu, fût-ce réellement parce que le drame foudroyant ne leur avait pas laissé le temps d'être mieux informés ? Toujours est-il que les témoins entendus à la P. J. ou à l'hôpital ne révélèrent aucun nom. Ils s'accordèrent seulement à déclarer que des deux meurtriers de « Monsieur » Louis, l'un était grand, beau, tout rasé ; l'autre, beaucoup plus petit mais également imberbe, et qu'ils portaient tous deux des manteaux marron et des chapeaux sombres au rebord baissé.

Le coup de téléphone de Nouzeilles, que celui-ci transmit bientôt à Port-Vendres, apporta de meilleurs « tuyaux ». Ayant retrouvé là-bas Marthe et Jeanne, le policier apprit qu'elles avaient été présentées au propriétaire du lupanar oranais par deux jeunes « pourvoyeurs », Jean-le-Frisé et Dédé, qui tiraient d'autre part leurs ressources de la prostitution de trois « mômes » : Malou, Nénette et Solange. Bien sûr, les deux Port-Vendraises d'occasion, respectant la loi du milieu, s'abstinrent d'éclaircissements plus approfondis, mais les limiers de la P. J. connaissent trop bien la pègre pour ne point y déceler les secrets d'identité que dissimulent les sobriquets.

Les représailles de Jean-le-Frisé

Ils s'en souviendront longtemps, les policiers Mayzaud, Schmitt et Hillard, des heures qu'ils passèrent sur le bitume, par le froid de ces nuits dernières, en quête des trois affiliés des meurtriers présumés. Encore, lorsque Malou, Nénette et Solange furent reconnues, il fallut poursuivre, par -13° et -15° de froid, les filatures et les planques, dans l'espoir que, par leurs allées et venues, elles indiqueraient à leur insu la piste de leurs deux souteneurs.

Mais au lieu de Dédé et de Jean-le-Frisé, c'est d'autres novices du cortège en prostitution que les trois filles surveillées rejoignirent, un soir, à Montmartre. Dédé et Jean avaient assurément disparu, puisque leurs « femmes » ne se souciaient point de les aller voir dans aucun refuge. Aussi bien, pourquoi attendre plus longtemps ? Les amis des deux meurtriers et les jeunes suspects que fréquentaient celles-ci furent « emballés » comme il se devait, groupés à la Police Judiciaire, et interrogés tour à tour avec une insistance qui porta ses fruits.

Tout d'abord, il fut établi, à la faveur de ces multiples interrogatoires, que Jean-le-Frisé et son acolyte Dédé étaient respectivement « l'accordéoniste » Jean Généraud et le chaudronnier en chômage Aimé Jacono, tous deux locataires d'un garni de l'avenue de Corbera, dans le douzième arrondissement. Mais là, tous les objets personnels appartenant aux mauvais garçons avaient été déménagés, transport effectué par deux des membres de la bande que la police avait rassemblée et qui avouèrent avoir caché à Malakoff le linge des fugitifs, dont une chemise ensanglantée.

Pourquoi cette chemise était-elle rougée de sang, alors que ni l'un ni l'autre des agresseurs n'avait été blessé au moment du meurtre de Verecchia ? C'est la réponse à cette question qui allait éclairer l'affaire, démon-

trant que celle-ci était la suite d'un premier drame. Comme on le sait déjà, Jean-le-Frisé et son associé Dédé ayant « fourni » au grand Louis les deux femmes destinées au lupanar d'Oran, il leur était dû une rétribution, selon la règle qui régit le trafic de ce genre. Mais, « ces dames » n'ayant pu s'embarquer en temps voulu, Verecchia avait argué, le vendredi soir 16 décembre, qu'il avait pour habitude de ne régler ses comptes qu'à l'arrivée à destination des pensionnaires de sa « maison » ; et, pour couper court aux récriminations de ses pourvoyeurs, il leur avait enjoint de lui faire la paix jusqu'à nouvel ordre. En réponse, le poing de Jean-le-Frisé avait frappé, comme mû par un délié, le visage du « calé » mal accommodant, ce qui avait provoqué de la part de celui-ci une riposte non moins spontanée : un coup de couteau vers le ventre, mais que l'accordéoniste avait évité de justesse, non sans être blessé à la main.

— Ça va ! dit ce dernier en battant en retraite, tu ne veux pas te battre comme un homme, les poings nus : tu n'attendras pas longtemps ma revanche ; et cette fois, je serai mieux armé que toi, s... de grand Louis !

A qui le tour ?

Dès le lendemain soir, à neuf heures, Jean-le-Frisé survenait chez sa mère, à Malakoff, pour l'embrasser filialement. Rien ne trahissait son trouble, son implacable résolution ; mais s'il était venu témoigner de sa tendresse à la pauvre femme quelque peu surprise, c'est qu'il pensait ou être arrêté pour longtemps, ou être atteint d'une balle mortelle au cours de son ultime règlement de comptes avec Verecchia. Puis il s'en fut, avec Aimé Jacono, dans la voiture que le prêt de vingt mille francs d'un voisin lui avait permis d'acheter récemment.

Une heure plus tard, la même voiture revenait à Malakoff, pour être définitivement laissée au garage. Entre temps, on sait de quelle page sanglante les deux assassins fugitifs avaient illustré leur histoire.

Depuis, on a appris que Jean et Dédé, cachés en banlieue, se livreraient prochainement à la police. Mais nul ne veut dire où ils sont. Leur « coup dur » n'en est pas moins commenté chaque nuit tout au long de la rue de Lappe, aux comptoirs des bouges ou dans les bals-musettes surpeuplés qui se succèdent dans ce boyau sordide, fardé d'éclairage au néon, dont *Déetective* a tant de fois décrit l'aspect et l'atmosphère équivoques.

S'il est lieu pour évoquer le crime, n'est-ce point, en effet, cette rue de Lappe, d'universelle réputation, qui, animée dans la journée par l'honnête travail des artisans voit affluer, chaque nuit, tant de mauvais garçons et de filles perdues, amateurs de javas canailles, de vases à l'envers, de trémoussements corps à corps, de rythmes scandés par l'accordéon ou le jazz tour à tour brutal et langoureux. Sous le luminaire alternativement rouge, verdâtre, doré où baigne l'atmosphère des bals musettes, joue contre joue, dansant à petits pas ou glissant un entre-jambes persuasif, le corps libre mais l'esprit « travaillé » par d'anxieux secrets ou par de ténébreux espoirs, que de couples ont associé, dans ces dancings qui font la célébrité du quartier, leurs destinées à la dérive ; que de louches accointances, de néfastes combinaisons ont été nouées à ces comptoirs qui attirent ceux qui ne disent pas mais qui aiment la caresse du rythme.

Ici, quel habitué n'a connu Verecchia, l'accordéoniste Jean-le-Frisé ou le jeune souteneur Dédé, les trois héros du drame qui ensanglanta « La Rotonde » ? Si ce n'est pour leur propre plaisir, c'est du moins pour « piquer » à la faveur de la danse quelque proie facile ou imprudente que les trois trafiquants de femmes, aujourd'hui victime ou assassins, venaient assidument guincher.

— Ils n'y reviendront plus, disent maintenant bien d'autres de leurs pareils et de leurs concurrents, fidèles au tourbillon des bals musettes.

Mais, parmi ceux-là, il en est plus d'un assurément qui, un soir, à deux pas du *Bouscat*, du *Balajo* ou du *Petit-Balcon* tomberont, tout comme le grand Louis, sous les balles vengeresses de leurs ennemis, cependant que les accordéons des « musettes » continueront de verser, tout au long de la rue de Lappe, leurs nasillards trémolos...

Noël PRICOT.

La présentation de ce numéro est de J.-G. SÉRUZIER.

Les exigences de l'actualité

nous font une obligation de reporter à la semaine prochaine la suite de

MA PAROLE D'HOMME

le si pittoresque récit recueilli par HARRY GREY



GEN-RAU, le Virtuose des Radio-Concerts joue sur Instrument CROSIO, 29, Rue de Reuilly-12

LIVRES NEUFS NON COUPÉS

Romans, Histoire, Sociologie, Philosophie, Beaux-Arts, Sciences Occultes, Médecine, etc.

A PRIX REDUITS

Catalogue général franco contre 2 francs en timbres-poste

LIBRAIRIE CRITIQUE - 18, Rue Cels, 18, PARIS-XIV



L'INFLUENCE PERSONNELLE. Volume illustré : 20 fr.
LES FORCES MYSTÉRIEUSES (H. Friche) : 18 fr. - **TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE, la science des vieux magiciens mise à la portée de tous (Pr Simard).** Fort volume illustré : 30 fr. - **MANUEL DE L'AMOUR CONJUGAL (Dr Eynon).** Illustré : 14 fr. - **L'ART D'AIMER (Dr Jaf).** Illustré : 14 fr. - **AVANT, PENDANT, APRÈS (Dr Caufeynon).** Illustré : 12 fr.

Chaque volume, accompagné du Catalogue général de livres rares et précieux, est expédié franco contre bon ou mt-poste adressé au **COMPTOIR DU LIVRE, 18, r. du Mail, Paris-2^e**

Mme MAX Voyante, diplôme International, Tarots, Lignes mains. Guide, renseigné, ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9^e. (M^o Barbès-Poissonnière-Gare du Nord.)

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Resultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
 Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE -

Sans calomel - Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir ! Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les **PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE** ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters. Toutes pharmacies : Frs. 11.75

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)
 Brochure gratuite sur demande
28, AVENUE HOCHÉ (8^e)
CAR. 19-45

L'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur **M.A. GRARD** de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **apprendre immédiatement**.

Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux et de l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les Maladies des Voies Digestives et du Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, **l'Électricité Galvanique** pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à M^r le Docteur **M.A. GRARD**, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à **FOREST-BRUXELLES**, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger : lettres, 2,25 ; cartes, 1,25

COUCOU CHANTANT



5.000 pièces offertes à titre de réclame
CHANTE aux heures, ½ heure, ¼ d'heure

Coucou rustique, bois ciré avec sculpture artistique, motifs taillés dans la masse, contrepoids pin doré, balancier régulateur.

Mouvement garanti 3 ans
 Précision parfaite. — Présentation qui plaît.

5.000 Coucous sont cédés aux lecteurs de ce journal, jusqu'à épuisement du stock, au prix exceptionnel de Fr. **39**

MODÈLE RENFORCÉ sculpture plus solide, mouvement plus soigné, garantie 5 ans. Fr. **49**

PRIME : Aux 200 premiers acheteurs, il sera offert gracieusement un couvert à salade haut corne, façon VALORALUXE.

Paiement à réception contre remboursement

Les commandes ne sont reçues que par écrit

● Profitez de cette offre unique et écrivez de suite au Service 108 des

Établissements VALORA
 12, rue du Sergent-Maginot, PARIS

COLLECTION

DÉTECTIVE

VIENT DE PARAÎTRE

ANTHONY GRAY

LA GRANGE DE

LA FOLIE

9 fr.

POUR LES ETRENNES

le cadeau le plus nouveau et le plus utile

RÉTRO-MIROIR

miroir rétroviseur pliant



★ **RÉTRO-MIROIR** vous permet de voir de face, ou de derrière, chaque détail de votre coiffure et de votre décolleté, en utilisant vos deux mains pour arranger boucles et ondulations.

★ **RÉTRO-MIROIR** accroché autour de votre cou, vous procure la meilleure lumière pour vous coiffer, vous épiler ou vous maquiller.

★ **RÉTRO-MIROIR**, en utilisant une glace murale quelconque, vous montre avec précision l'arrière de votre tête, notamment de votre coiffure.

★ **RÉTRO-MIROIR** se fixe également au mur ou se place sur une table, il s'oriente et s'incline à volonté.

Prix imposé : **39 fr. 75**

En vente dans tous les Grands Magasins — Parfumeurs — Coiffeurs et Magasins de Nouveautés ou à défaut : **RÉTRO-MIROIR, 92, Champs-Élysées, PARIS**

Service « D », 92, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Veuillez m'envoyer par paquet recommandé contre remboursement un miroir "RÉTRO-MIROIR" au prix de 39 fr. 75.

Nom

Adresse

Pour la Publicité dans **DETECTIVE**

s'adresser à : **Mme H. DELLONG**
 1, rue Lord-Byron, Paris
 Tél. : BALZ c 12-00

PARFUM « TROUBLANT », enchanteur, irrésistible, attire la sympathie et l'amour : 13,40 et 31,60. Livre : Pour plaire, se faire aimer, de près, de loin, 21,60. Pour hypnotiser en 3 leçons, 4,85. Livres psychiques, d'amour, etc., Et **L'INITIATEUR**, à **VIÉSLY (Nord)**.

Cette sacrée Vérité...

par
Simon France



LUNDI — Il faut convenir que André Swindenhammer, surnommé « la Belle Suzanne », avait assez bien réussi dans le vol des autos. C'était à croire qu'il suffisait qu'il approchât d'un capot de voiture pour que les portières s'ouvrirent et que le moteur se mit en marche. Et pourtant, ce n'était pas là sa vocation. Il voulait entrer dans un service de contre-espionnage. Il pensa que la première qualité d'un espion était de savoir changer d'identité ; de pouvoir être tantôt une femme, tantôt un homme. Il réalisa assez bien sa pensée, puisqu'il réussit à jouer la femme de chambre, durant quinze jours, chez un commissaire de police de Cavaillon. De quoi doit-on le plus s'étonner, de la science du maquillage de Swindenhammer ou du peu de perspicacité du commissaire ? Après cela, très fier, Swindenhammer refit une demande d'espion. Il fut encore éconduit. Dégoûté de ne pouvoir voler des secrets d'Etat, il se mit à voler des autos. Prochainement, les juges le prieront d'exercer une autre activité et sanctionneront cette prière de quelques mois de prison.

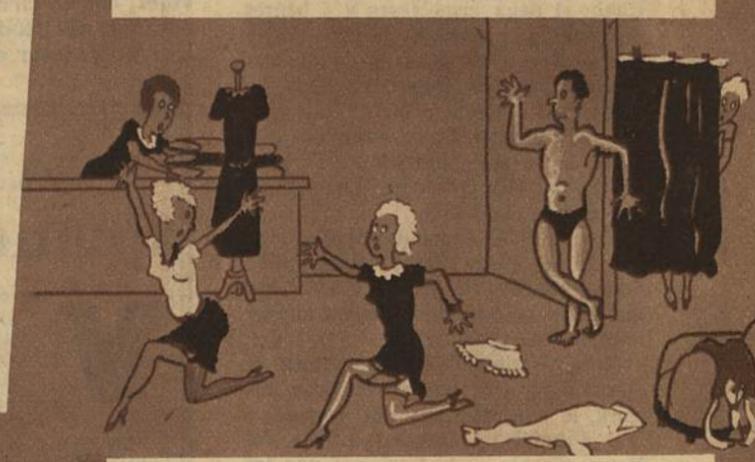
MARDI — Vous ne direz pas, après avoir pris connaissance de la mésaventure qui advint, l'autre jour, à André Leducaq qu'il n'y a pas de justice immanente.

Comment, voilà un champion cycliste qui peut abattre ses 35 kilomètres dans l'heure à vélo, et avec le sourire, et qui éprouve le besoin de compliquer son existence avec une auto ! Un vélo, ça marche toujours ; ça n'a besoin pour cela que d'une paire de jambes et de deux bras. Henri Desgrange ajoute, il est vrai, une tête ; mais je le crois trop exigeant. Une auto réclame de l'huile, de l'essence, de l'eau, du froid — pas trop — de la chaleur — pas trop — et des soins... (jamais trop de soins). Et, après cela, ça ne marche pas. Voyez-les en ce moment, les conducteurs, et entendez leurs jérémiades, mon cher André Leducaq, pour vous consoler qu'on vous ait volé votre voiture. Et puis, j'y pense ; on l'a retrouvée, votre auto, assez endommagée ; on a arrêté votre voleur. Eh bien ! vous n'avez pas fini d'être embêté avec votre compagnie d'assurances et avec la justice de votre pays.

MERCREDI — L'autre jour, boulevard Malesherbes, un homme entra chez une jeune marchande qui était là avec une seule de ses employées, une petite-main de dix-sept ans. Il choisit un pull-over de dame et voulut l'essayer.

La commerçante, un peu surprise, le fit passer dans un salon d'essayage où il se mit nu, à l'exclusion d'un slip de soie rouge, « rouge du rouge du sang ».

« Ou du rouge incandescent »
« Des carreaux des mauvais bouges »
comme dit le poète. L'homme fit ensuite aux deux femmes une conférence sur le nudisme et une démonstration de la plastique masculine. Puis, s'étant tu, il enleva son slip, apparemment gênant pour une virilité qui, pour être un hommage aux deux jeunes femmes, ne laissa pas que de les gêner. Elles virevoltèrent, attendant que passe l'exaltation du singulier client qui bientôt se rhabilla et s'en fut. S'il est pris, je propose qu'on le fasse promener en slip écarlate par les rues de la capitale. Avec 15 au-dessous, on verra bien si tiennent son culte du nudisme et sa flamboyante ardeur.



VENDREDI — Dans le Midi, on a le sens de l'amitié.

C'est ainsi que Carbone et Spirito (vous n'avez pas besoin que je vous les présente, feu M. Rabut s'en était chargé), ayant été convoqués par le juge d'instruction de Toulon, à propos d'une histoire de coups prodigués sans ménagement à un inspecteur de la police parisienne, n'arrivèrent pas seuls au Palais de Justice de Toulon. De fidèles amis marseillais firent avec eux le déplacement et se répandirent dans les couloirs, bruyants thuriféraires. Ainsi les triomphateurs, ainsi les dictateurs ont-ils des escortes acclamatoires. Mais, à l'encontre des triomphateurs romains, auprès de qui se tenait toujours un affranchi pour leur rappeler que la Roche Tarpéienne était près du Capitole, nos deux gloires marseillaises n'aspiraient qu'un encens à flots profusé par les « affranchis » du Midi. Tant d'heurs et tant de gloire ne semblèrent pas du goût du procureur de la République, qui fit donner la garde du Palais pour expulser les amis de Spirito. « Ils sont trop, dut-il penser, la Justice serait jalouse. »



JEUDI — Il se peut que des gens soient très fiers de vivre à une époque de records dont le moindre n'est pas celui du froid. On lit partout que depuis 1879 nous n'avons pas eu une température aussi basse. Est-ce que ça vous console d'avoir le nez et les pieds gelés, de glisser dans la bouillasse jaunâtre des trottoirs et des rues, de grelotter dans le lit, même si vous n'y êtes pas seule, ce qu'à Dieu ne plaise ? En tout cas, les conducteurs d'autos se passeraient bien de ce record... Il faut les voir s'escrimer contre leur moteur à grands coups de manivelle ; il faut les entendre gémir contre les radiateurs gelés, contre les courroies de ventilateur qui ne tournent plus, contre les batteries à plat. Par contre, une skieuse hardie de la rue Manin a dévalé gaiement les pentes des Buttes-Chaumont ; les patineurs font des grâces sur les lacs et les étangs, les enfants ont de belles joues roses, comme on en voit sur les affiches publicitaires des farines lactées. Ainsi sont les choses, même de glace, qui font le malheur des uns et le bonheur des autres.



SAMEDI — L'époque est à l'autonomie et à la libération des minorités opprimées. Pourtant, on ne prend pas les autonomistes bretons au sérieux. On a tort d'en rire. Les autonomistes bretons sont des poètes et des artistes. Ils vaticinent ; donc, ils ont du génie (je m'en tiens à l'étymologie), car qui donc prétendra qu'un prophète ne tire pas de lui-même ses accents, sa doctrine, sa religion ? Ce sont des artistes, puisqu'ils s'attaquent aux statues, aux navets qui enlaidissent, en Bretagne comme ailleurs, les charmantes places de l'Eglise ou du Marché. Ils ne s'attaquent même qu'aux statues. Ils n'ont pas de sang sur les mains ; un peu de plâtre, un peu de marbre, un peu de poussière... Il serait bon que tous les revendicateurs politiques, que tous les autonomistes, que tous les opprimés du monde pussent n'avoir rien de plus à se reprocher. Polyeutes armoricains, soyez iconoclastes si c'est votre talent, mais ne faites pas de blagues : pas plus haut que le socle, hein ! car la France, c'est une rude belle fille ; ne l'écorchez pas avec vos mailloches, vos burins, vos ciseaux...

DIMANCHE — Etant en difficulté avec la justice de son pays, M. Jean Cellier pensa peut-être se consoler en épousant Mlle Marguerite F... Le mariage civil avait été célébré à Paris ; la cérémonie nuptiale allait l'être dans une vieille chapelle, au milieu des neiges, dans les Alpes.

C'est alors qu'un inspecteur de la Sûreté vint en trouble-fête rompre des liens si doux. Vous n'avez pas été sans remarquer que les inspecteurs de police sont rarement porteurs de bonnes nouvelles. Celui-là ne faillit pas à la règle qui se présenta porteur d'un mandat d'arrêt contre le jeune Cellier. Adieu ! saint sacrement du mariage ; adieu, gai repas de noces qui les devait suivre. Ulcérée, la jeune épouse alla conter sa peine à un avocat de Nice, qui eut tôt fait d'improviser une remarquable plaidoirie. Il la prononça, par téléphone, au juge qui voulut bien ajourner son ordre. Postes si nos grands maîtres se mettent à prononcer leurs plaidoiries par téléphone, à raison de vingt sous les trois minutes.



Jean Sabatier
Serizy

LA JUSTICE

Le dernier film de M. Pathé

(Suite et fin)

MISS Russie a fait proclamer sa vertu — sa vertu conjugale — par un jugement. « Miss Russie » — c'est-à-dire Mme Pierre Pathé avait été traînée sur le banc d'infamie, sous l'accusation d'adultère, ainsi que Simone France l'a spirituellement raconté, la semaine dernière.

Elle a été acquittée. La preuve de l'adultère n'a pas été établie. Que M. Aftalion de Davicso, le jeune espagnol, ait été trouvé par le commissaire Chain et deux inspecteurs à 4 heures du matin, au pied du lit de Mme Pierre Pathé, il y avait là, sans doute, matière à quelques soupçons. Mais sa tenue était correcte, comme l'était celle de miss Russie. Et le parapluie que tenait entre ses jambes M. de Davicso ne pouvait être considéré comme l'instrument du délit !

Bien sûr, M. Armand Dorville, avocat de M. Pierre Pathé, avait plaidé (sans preuves à l'appui, naturellement) que ce parapluie pouvait abriter une nudité gênante...

Mais le tribunal n'a pas écouté le méchant M. Dorville qui est, par ailleurs, le plus délicieux des avocats.

Il a suivi la grande voix de M. Henry Torrès ; impressionné par les révélations faites à l'audience (Pierre Pathé avait été vu enlaçant tendrement sa femme dans son auto « tous feux allumés », suivant le mot drôle du président de Clavel), le tribunal a déclaré qu'en toute hypothèse, il y avait eu une réconciliation entre les époux et que cette réconciliation équivalait à une « amnistie » maritale.

Car, il n'y avait pas eu que des enlacements dans une conduite intérieure ; il y avait eu aussi, depuis le fameux « constat », des nuits passées dans des hôtels, en province : Miss Russie, qui sait constituer un dossier, n'avait pas oublié les notes d'hôtel, que M. Torrès utilisa victorieusement. Ces « nuits », où M. et Mme Pierre Pathé retrouvèrent leur intimité compromise, furent un nouvel argument.

Si l'on y ajoute le dîner que les deux époux firent en tête à tête, la veille du procès, on conviendra que la preuve du pardon était acquise.

Mais les coups de poing aux policiers méritaient une punition : 16 francs d'amende avec sursis à Ariane ; elle avait bien des excuses, n'est-ce pas ? Pour M. Aftalion de Davicso, qui avait prêté main-forte à miss Russie, les excuses étaient moins valables : Espagnol, récemment naturalisé Français, il aurait dû éprouver un respect particulier pour les autorités de notre pays. Le tribunal l'a dit expressément, en lui infligeant 50 fr. d'amende ferme. Pourtant, la plaidoirie de son avocat, M. Pierre Ageorges, avait été étincelante d'esprit. Non seulement il avait inventé l'expression « le film de M. Pathé », non seulement il avait lumineusement exposé tout ce que l'attitude de M. de Davicso avait eu de chevaleresque, mais encore il fut un animateur prodigieux dans ces débats parisiens. Son talent, plein de maîtrise, avait fait une forte impression. Tout le monde — sauf M. Pierre Ageorges qui est insatiable — convient d'ailleurs que le châtement est mince. Que diable, les chevaliers pour l'honneur de leur dame risquaient davantage, jadis !



Une clinique de la rue Guersant, à Paris, fut visitée par des cambrieurs. Les titres volés, mis en circulation, furent retrouvés entre les mains de Gaspard (à g.) et Maître Au cours des débats, un témoin porta une grave accusation contre M^e Thaon (le second à dr.) défenseur d'un inculpé. Le procès fut renvoyé pour complément d'information.

AMOUR, AMOUR, quand tu ne nous tiens plus...

Vous connaissez la rengaine :
Si tous les cocus
Avaient des clochettes,
Des clochettes au-dessus
Au-dessus de la tête,
Ça f'rait tant de raffut
Qu'on n' s'entendrait plus...

Eh bien ! si tous les cocus qui se sont présentés vendredi dernier devant la 17^e chambre correctionnelle pour y réclamer réparation des outrages causés à leur amour-propre, avaient eu des clochettes là où la malignité populaire leur place des cornes, c'eût été un si beau vacarme que je ne pourrais, faute de les avoir entendus, vous rendre compte des débats. Il n'en était rien, heureusement. J'ai donc pu écouter ; écoutez à votre tour :

1^o Un mari de 43 ans, au nez rouge (on pourrait croire qu'il a été baptisé au beaujolais) porte plainte contre sa femme, 41 ans, qui l'avait quitté pour aller vivre avec un ami de la famille âgé de 59 ans.

— Vous ne les prenez pas jeunes, madame, observe, malicieux, le président de Clavel.

La concubine a eu un enfant, une ravissante fille maintenant âgée de 14 mois.

— Hé ! hé ! ils ont bien de la chance ; à 59 ans !... murmure l'excellent magistrat. Mais les oreilles sont toujours prêtes à entendre ces choses-là et il y a beaucoup de sourires. Chut ! soyons sérieux : 25 francs d'amende au couple adultère.

2^o Maintenant vient le tour de l'infidèle opérateur de cinéma. A ses côtés, une jeune et belle blondinette, genre un peu « titi » parisien. Aimablement, elle jette un petit coup d'œil ironique à la femme légitime outragée Charité féminine, je te reconnais bien. La femme abandonnée avec une fillette de deux ans et demi, ne touche que 350 francs par mois de pension alimentaire. Au prix où sont le beur-

re et le lait, elles ne s'en doivent pas nourrir tous les jours. Elle réclame 6.000 francs de dommages-intérêts. On trouve sans doute cette prétention scandaleuse dans la salle, car on rit. J'ai d'ailleurs remarqué que les cocus ou les cocues avaient toujours les rieurs contre eux ; vieil atavisme gaulois, sans doute. Le tribunal lui alloue 600 francs.

3^o Ce qu'il y a d'agréable, c'est que la monotonie du sujet est combattue victorieusement par la variété des personnages. Cette fois, vous voyez à la barre une grande et grosse femme qui a fait surprendre son mari en flagrant délit d'adultère.

— Que faisait-il ?, questionne le président pour faire son siège et non par pure curiosité maligne.

— Oh ! j'ai du mal à comprendre cela ; ils étaient sur une chaise, près du lit.

Evidemment, je comprends, moi, que la demanderesse ne comprenne pas ; sous son poids, la chaise n'eût pas tenu et le lit était si proche... Mais après tout, il y a des gens qui aiment à compliquer les choses les plus simples.

En l'espèce, la chaise a rendu un fameux service au couple coupable. Une chaise, ce n'est pas un lit et ainsi ne se peut prouver la consommation du délit d'adultère même si l'on trouve dans l'armoire, à côté des caleçons de Monsieur, les soutien-gorge de Madame, ce qui fut le cas.

C'est toujours bon à savoir : la chaise, mais pas le lit ; la chaise, mais pas le lit ; la chaise...

— Allez ! vingt-cinq francs d'amende avec sursis, sanctionne le tribunal. Ce n'est pas cher !...

4^o Ah ! non, j'en ai assez pour aujourd'hui d'entendre que la salle moque les pauvres femmes bafouées par leur mari ; encore s'il s'agissait du contraire ! Je rirais sans doute avec les rieurs.

Simone FRANCE.

COURRIER JURIDIQUE

Mme D..., boulevard Brune, Paris. — Vous soupçonnez votre mari de vous tromper. Il nie. La femme qui serait sa maîtresse, et avec qui vous avez eu une entrevue, nie pareillement. Tout ceci est dans l'ordre logique des choses.

Mais que voulez-vous exactement ? Ramener à vous votre mari ou, au contraire, demander le divorce ? Votre lettre manque de précisions.

Si vous voulez divorcer, vous devrez avoir des preuves, par témoignage, par lettres, de l'infidélité de votre mari.

Si vous désirez le conserver à vous, que pouvons-nous faire, hélas ! pour vous conseiller ?

François Baroni, Alger. — Ecrivez au procureur de la République en signalant l'in vraisemblable lenteur de cette liquidation. Vous devez obtenir une réponse rapide.

Allary, 1912. — Nous craignons bien que vous soyez forclos pour intenter une action en dommages-intérêts pour accident du travail. Allez demander au palais de justice de Clermont-Ferrand une « consultation gratuite », en apportant toutes les pièces du dossier.

M..., cours Vitton, Lyon. — Vous êtes poursuivi pour avoir vendu un sirop de menthe, contenu dans une bouteille qui portait une étiquette non conforme à la qualité du produit. Le délit est certain. Vous affirmez que vous n'avez jamais fait croire à vos clients que le sirop vendu était celui dont l'étiquette indiquait le nom ? C'est possible ; mais il eût été beaucoup plus simple — et moins imprudent de votre part — de commencer par enlever l'étiquette.

Le service de la répression des fraudes a donc eu raison de vous dresser procès-verbal, et que cette aventure vous serve de leçon !

Une séance

CET industriel du Nord, M. X... (on comprendra notre discrétion), personnage considérable et considéré dans son canton, venait chaque mois à Paris pour ses affaires.

Réunion de conseils d'administration, entretiens à la Bourse de Commerce, démarches diverses justifiaient ces voyages réguliers.

Un après-midi de juillet 1937, M. X... ayant achevé tout ce qu'il avait à faire, ressentit, plus vivement que les autres fois, la tristesse de la solitude. Un besoin subit d'épanchement le saisit et pour l'apaiser, il se dirigea vers une maison de rendez-vous, connue d'une clientèle très distinguée, rue Greffulhe.

Là, on lui présenta une jeune femme blonde, aux yeux bleus très purs, jolie et réservée : exactement ce qu'il voulait l'industriel. Il apprit qu'elle était professeur de piano et que par ce temps de crise, où la radio a fait un tort irréparable à la musique privée, les « leçons d'agrément » ne permettaient plus de vivre. L'enseignement des gammes était périmé ; sur d'autres claviers, les doigts devaient apprendre à s'exercer.

La maison de la rue Greffulhe offrait à cette jeune et charmante maîtresse de piano des claviers plus rémunérateurs.

M. X... prit très rapidement goût à cette liaison. Il remettait à sa maîtresse environ 1.000 francs par mois.

Le 4 octobre dernier, elle l'invita à venir déjeuner chez elle, dans le petit appartement qu'elle occupait, square Gabriel-Fauré.

Petit repas fin, arrosé d'une excellente bouteille de Pommard : après le déjeuner, la « récréation » commença dans le lit.

M. X... était dans une forme excellente et dans le plus simple appareil

Le narcotique

EST-ELLE originale, est-elle banale, mon histoire ? Je ne sais plus.

Un homme suit deux jeunes filles et leur mère dans la rue. Les jeunes filles sont belles et pas farouches, la mère est complaisante. L'homme les aborde, leur offre à boire ; elles acceptent ; elles l'endorment et lui prennent son argent. C'est l'éternelle histoire d'amour. Il y a toujours un partenaire « d'endormi » et de volé. Evidemment, dans le cas présent, le conquérant a été endormi au sens propre, avec un narcotique que les belles lui versèrent dans sa tasse ; évidemment, elles lui ont pris la totalité de son argent (1.650 francs) et même sa bague ornée d'un brillant, mais qu'il s'estime heureux ; si les relations, au lieu de durer deux heures, avaient duré deux ans, ça lui aurait coûté bien plus cher et il ne jouirait pas de sa vengeance, et ça ne lui aurait pas servi de leçon. Et puis quoi ! espérait-il, avec sa grosse figure rougeaude, son ventre et son air ahuri, faire la conquête des deux belles filles que je vois dans le box d'infamie ? Pour être aimé « à l'œil », il faut d'autres yeux que ceux, exorbités et inexpressifs, du plaignant. Les hommes sont ainsi fabriqués qu'ils veulent tous être aimés pour eux-mêmes. Dans les romans, messieurs, dans les romans, mais dans la vie... Ne

PRÉCISIONS

M^e W. Rabinovitch, avocat à la Cour, nous écrit au sujet d'un article paru dans notre numéro du 1^{er} décembre 1938.

Nous nous excusons des termes un peu excessifs de cet article et reconnaissons bien volontiers que nous n'avons entendu porter aucune atteinte aux qualités morales ou professionnelles de notre correspondant. Ajoutons que, dans notre maison, nous ne nourrissons aucun préjugé racial. Ceci étant posé, nous considérons l'incident comme clos.

DES HOMMES

interrompue

vestimentaire ; nu, comme doit l'être un amant qui se respecte. Jeanne — c'est le nom du « professeur de piano » — était dans la même tenue.

Les jeux étaient ouverts. Soudain, la porte s'ouvre et un gaillard — aux yeux chargés de colère — un redoutable « malabar » apparaît sur le seuil, flanqué d'un compagnon, à l'aspect solide, lui aussi.

— « Je t'y prends, salope. »
Jeanne s'échappe du lit et à le temps de se précipiter dans le cabinet de toilette.

Le gaillard interpelle M. X. :
« C'est bien : vous voulez ma femme, prenez-la. Je vous laisse la place libre, mais il me faut 50.000 francs. »

Et il charge son ami de transporter dans la cuisine le pantalon, le veston et le caleçon de l'industriel.

— Mais je n'ai pas 50.000 francs sur moi, gémit M. X.
Finalement, M. X... remit tout ce qu'il possédait : 5.000 francs et il signa une reconnaissance de dettes de 45.000 francs.

Reconnaissants de ces 5.000 francs et de cette reconnaissance, le « mari » outragé et son complice rendirent le pantalon, le caleçon et s'en furent.

Lorsqu'il fût revêtu, M. X... alla porter plainte.

Les deux maîtres-chanteurs furent arrêtés, peu après. L'enquête prouva que la jeune femme blonde était une prostituée ; le clavier n'était que son piano d'Ingres ; que le « mari » n'était qu'un souteneur.

La 16^e chambre a condamné celui-ci à deux ans de prison ; le copain à un an ; la pianiste à six mois et tous les trois à cinq ans d'interdiction de séjour, « afin que ces maîtres-chanteurs puissent changer d'air », déclara finement le substitut Zambaux.

après l'amour

savez-vous donc pas un brin d'histoire ? Ne savez-vous donc pas que l'amour de Cléopâtre coûta sa flotte à Antoine et faillit lui coûter son empire ? Pourtant, il était beau ; pourtant, il était César-Antoine ; pourtant, il savait faire l'amour. Vous ne la savez pas, l'histoire d'Antoine et de la reine d'Egypte. La voici en trois vers :

*Et sur elle penché, l'ardent imperator
Vit dans ses larges yeux, étoilés de
[points d'or,
Toute une mer immense où fuyaient
[des galères !*

Allons ! consolez-vous, gros rougeaud. Elles vous ont donné un peu d'illusion et une leçon, ces deux jeunes filles vicieuses. Pardonnez-leur ; dites-vous que vous auriez pu tomber plus mal et méfiez-vous des jolies filles qui semblent vous sourire, non avec ironie, mais avec tendresse : elles ont vu votre ventre et votre couperose ; donc, c'est à votre bourse qu'elles font les doux yeux...

S. F.

ÉCHOS DU PALAIS

Au Palais, l'émotion causée par l'incident qui a surgi, l'autre lundi, à la cour d'assises de la Seine est grande.

On sait qu'au cours du procès des cambrioleurs d'une clinique de la rue Guersant, Mme Lucas, propriétaire de la clinique, qui fut volée de 800.000 francs de titres, mit en cause l'un des avocats M^e Thaon, en l'accusant d'avoir recélé une partie des titres disparus.

M^e Thaon protesta, indigné, contre cette accusation et s'associa à la demande de renvoi du procès, pour supplément d'information, qu'avait sollicité l'avocat-général, M. Flach.

Un juge d'instruction M. Bru a été commis pour enquêter sur ce grave incident. C'est assez dire que les couloirs du Palais sont agités et bourdonnent de potins.

Dans son article du *Journal*, paru le 22 décembre, Geo London raconte que la police fut informée par un indicateur qu'une partie des titres volés dans la clinique de la rue Guersant se trouvait dans la villa que possède M^e Thaon, près de Fréjus.

Une perquisition y a été effectuée.

M^e Thaon se dit victime d'une machination, dont l'origine remonterait à l'affaire du cambriolage de la bijouterie Tillesse. On se rappelle les débats tumultueux qui se déroulèrent devant la cour d'assises de la Seine. M^e Thaon prit vivement à partie certains policiers ; d'où, à l'en croire, la vengeance dont il serait aujourd'hui la victime.

Mais l'histoire des titres volés n'est qu'un épisode. Il va y avoir prochainement aux assises, le 11 janvier, un autre procès tumultueux : celui de l'ancien percepteur de Gentilly qui emporta la caisse et qui fit à une amie, Mme Textor, ses libéralités avec l'argent volé.

M^e Thaon fut l'avocat de Mme Textor : il ne l'est plus et Mme Textor a porté contre lui des accusations graves. Le conseil de l'Ordre a eu à connaître de l'affaire, mais il a sursis à statuer jusqu'à ce que le procès ait été jugé aux assises.

Il est possible qu'un supplément d'information, là encore, soit ordonné. Mais s'il ne l'est pas, on peut s'attendre à une audience plutôt « agitée » : Mme Textor, qui est une femme redoutable, remarquablement intelligente, est décidée à mener contre son ancien défenseur une offensive de grand style. M^e Raymond Hubert, qui l'assistera, essaie en vain de calmer les ardeurs de sa cliente.

Cependant M^e Thaon fait annoncer qu'il donnera à « l'affaire toute la suite qu'elle comporte ».

Mercredi dernier, il a suivi en « observateur », à la 17^e chambre, le procès d'une bande de recéleurs qui avaient négocié quelques-uns des titres volés à Mme Lucas. Il suivit attentivement l'audience, prêt à recueillir toutes les déclarations qui pouvaient l'intéresser.

Rien de saillant ne s'est produit. Les principaux coupables, les deux frères Armand et Lazare Statlander, ont affirmé

qu'ils avaient reçu les titres d'un avocat italien, Alberto Casella, dont l'existence est problématique.

Ce fut tout.

Le Palais attend maintenant la fin de l'histoire : si M^e Thaon a été injustement accusé, il doit obtenir une réparation totale.

Au chapitre 56 de son *Quart Livre*, Rabelais consacre quelques pages aux paroles gelées. Plût au ciel qu'il n'y eût, au Palais de justice de Paris, que les paroles qui fussent gelées. Les plaidoiries, si éloquentes et parfois si peu efficaces, s'en trouveraient d'un coup tout à fait intelligibles ; les débats en seraient raccourcis et l'on gèlerait moins longtemps dans les box de presse. Les 10^e et 17^e chambres correctionnelles sont particulièrement éprouvées par ces temps de neige et de glace.

À la 17^e chambre, le procureur de la République sur qui tombaient les vents coulis des hautes fenêtres, a changé de place. L'assesseur de gauche du président de Clavel, M. Prieur, s'est couvert de sa toque (je ne dis pas que c'est à cause de sa calvitie ; ça ne lui ferait pas plaisir) ; les journalistes femmes protègent leur nuque avec des châles hongrois et Géo London s'emmitoufle dans des cache-nez multicolores et si épais que le greffier prétend qu'il a doublé de volume et qu'il est impossible de placer un autre journaliste à ses côtés.

Côté public et côté inculpés, c'est à se demander aussi si le froid n'agit point. La chambre est comble. J'entends l'excellent et spirituel greffier, M. Bochet, murmurer : « N'en j'tez plus ; la chambre est pleine ».

Pensez donc ! dix-sept personnes, inculpés libres pour paris clandestins aux courses. L'appariteur, M. Ducrocq, quitte précipitamment le fauteuil du procureur de la République et s'efforce à placer tout ce monde. Il avise un jeune soldat qui a même sa mulette en bandoulière : « Allons ! mon p'tit gars, c'est pas grave ; si tu t'en tires (et tu vas t'en tirer), je te paierai un verre à la sortie ».

La 10^e chambre fut encore plus éprouvée ; le poêle ne fonctionnait pas et le plafond était crevé. Siéger là, dans de telles conditions, eût risqué de rendre une justice trop glaciale. Aussi vit-on ce cas, à peu près unique dans les annales judiciaires, d'une chambre correctionnelle transférée en la salle de cour d'assises qui, par hasard, était libre cet après-midi.

Ainsi donc, le froid houscule tout le cérémonial judiciaire et, s'il ne gèle point les flots d'éloquence, il n'a pu refroidir non plus l'enthousiasme de l'excellent M. Ducrocq, l'appariteur de la 17^e. M. Ducrocq a pris le siège évacué par le procureur de la République ; il a aussi la jouissance de la lampe et de l'abat-jour, mais il n'en abuse pas. Il reste modestement dans l'ombre et avec sa bonhomie coutumière, il accepte le temps comme il vient, c'est-à-dire avec son cortège de frimas, de neige et de vent.

Partie de dames

MARDI DERNIER, on jugeait Julien Burette, plus connue dans les dancings, sous le pseudonyme de « Dany ».

Dany avait connu au Touquet, dans un bar, une jeune Anglaise, Mme Sibyl Wethered, veuve depuis quelques mois. Très affligée par la mort de son époux, elle aspirait à quelques divertissements.

Dany s'offrit, sinon à remplacer le défunt, du moins à consoler Sibyl.

Cela finit très mal, puisque le 22 juillet, à une heure du matin, on trouva, à Neuilly, en bordure du Bois, la jeune veuve inanimée.

Elle ne se rappelait pas très exactement comment elle était arrivée ; elle parla d'une promenade en taxi, de Dany et d'un inconnu... Son récit était confus ; sa seule précision fut qu'elle avait été volée de quelques billets de cent francs et d'un étui à cigarettes et d'un briquet en vermeil.

Dany fut arrêtée ; chez elle on découvrit l'étui à cigarettes et le briquet. Elle nia le vol, prétendit que c'était un cadeau de Sibyl, en échange de toutes les gentillesse qu'elle avait eues pour elle.

Sibyl était citée comme témoin par l'accusation.

D'une voix, suave, aidée d'un interprète, la veuve suggéra qu'il avait pu se produire entre elle et l'entraîneuse, un « malentendu ». Dany, de bonne foi, s'était imaginée qu'elle recevrait le briquet et l'étui à cigarettes ? Possible... Ce n'était qu'un malentendu.

Le tribunal, dans le doute, acquitta Dany.

Sibyl se jeta dans les bras de Dany et, sous les yeux des magistrats ahuris, elle couvrit de baisers l'inculpée.

Vision d'art

C'est une calme rue du quartier de l'Observatoire. Ne précisons pas davantage pour ne pas effrayer les habitants de cette voie tranquille et bourgeoise entre toutes. Trop tranquille, peut-être.

Sous un lampadaire, qui éclaire assez discrètement la rue, très courte, un homme avait coutume de se placer. Et chaque soir, au moment où passait une femme (c'était presque toujours une domestique, cuisinière ou femme de chambre, allant à quelque rendez-vous galant), l'homme se muait en satyre.

L'exhibition était parfaitement réussie : dans le rayon le plus lumineux, exposé comme il le fallait, pour qu'aucun détail de ce qu'il voulait montrer ne fût perdu, l'homme se plaçait et, silencieux et souriant, produisait ses « avantages ».

Et quels avantages ! C'en était, paraît-il effrayant.

Des plaintes avaient été déposées au commissariat du quartier. Au début, le commissaire n'y prit point garde ; il avait d'autres chats à fouetter, mais lorsque les dénonciations s'accumulèrent sur son bureau et que, de tous les « offices », des supplications montèrent vers lui, afin qu'il fit cesser le scandale, il s'avisait d'agir. Ce fut un jeu d'enfant de pincer l'exhibitionniste.

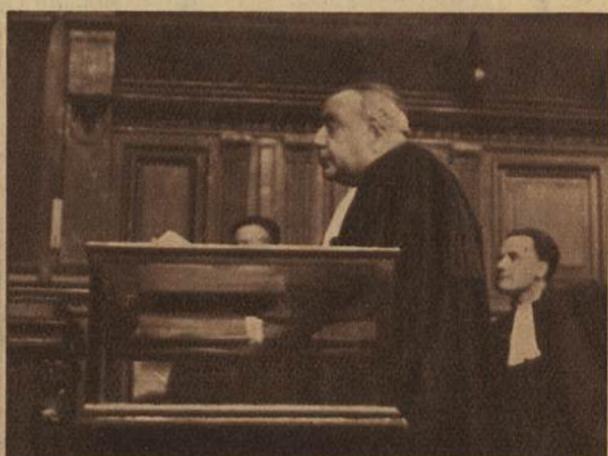
Le tribunal hésita à le soumettre à un examen mental : il lui flanqua, en guise d'avertissement, deux mois de prison avec sursis.



Marthe Lachat, épouse trompée, tira deux coups de feu sur l'infidèle, pendant son sommeil. Le jury de la Seine a acquitté la meurtrière.



J.-B. Mercier, au passé fastueux après des débuts faméliques, tomba à de bas expédients. Le voici devant la correctionnelle, avec son brillant défenseur, M^e Th. Valensi.



Le froid n'épargne pas le Palais. M^e Torrès dut plaider dans le local de la Chambre des appels correctionnels, mué en simple chambre correctionnelle.



Georges Sandra, la victime, vint habiter avec sa femme, ses deux fils et sa fille, cette petite maison, aux premières évasions des champs, avec les peupliers de la zone pour toile de fond.

GRENOBLE
(de notre correspondant particulier.)

GORGES SANDRA, secrétaire général de l'Union départementale des Syndicats C. G. T. de l'Isère, était une sorte de préfet sans préfecture ou si vous préférez de proconsul plébéien. On avait coutume dans les milieux syndicalistes d'entendre son verbe gouailler, légèrement encanailé, grasseyant même. Sa tête terminée par un ineffable toupet s'illuminait assez souvent d'un large sourire bon enfant.

A la Bourse du Travail, il troquait volontiers cette personnalité ouvrière pour revêtir la robe du tribun, organisateur, conducteur d'hommes, direc-

teur de conscience, forger d'idéal : il était tout à la fois. Ce petit homme remuant possédait en lui un dynamisme infernal. Lorsque « ça bardait », il était le premier dans la rue ; lorsqu'on s'expliquait autour du tapis vert, il savait prendre des gestes de bourgeois et des rondeurs de parvenu.

Sandra incarnait l'ouvrier comme le prélat représente sa religion. Or, Sandra n'est plus. Il a été rayé des vivants un peu à la façon dont Fouché, d'un trait de plume, rayait du monde ses ennemis.

Un coup de feu tiré à bout portant lui a fait derrière le crâne une horrible blessure, d'où le sang et la cervelle s'échappaient indistinctement.

Et les bras croisés, dans son lit, en dormant, il a quitté brutalement les rives bleues du rêve pour celles du Styx. Ainsi le voulait le destin de Georges Sandra, militant, père de famille, médiateur et faiseur de révolutions. Il exigeait aussi, ce destin, que cet homme qui malgré ses idées extrêmement avancées avait su gagner toutes les sympathies, tombât sous la balle rageuse de Jean Sandra, son fils, devenu justicier avant qu'il ne votât, assassin tout court.

Un coin de banlieue

Grenoble subit le sort des cités trop jeunes et trop florissantes. Elle craque à la ceinture. Si l'on admet que cette ceinture est ses fortifications, on conçoit que ses habitants cherchent en banlieue l'air qui souvent, au cœur de la cité, leur fait défaut. Ainsi Georges Sandra résolut-il, avec sa petite famille, deux fils, une fille, sa femme, de s'installer, 4, rue de l'Abbaye, aux premières évasions des champs, avec les peupliers de la zone pour toile de fond. Il y goûtait une vie heureuse, pleine d'émotions et d'illusions.

Sa main était restée calleuse, son œil bleu très clair, son cerveau étonnamment simple.

Sa mise ne respirait pas l'opulence : né parmi les humbles, il était demeuré humble. Il importait tout de suite de faire le point...

Ceci explique qu'en cette soirée du 20 décembre, qui devait être pour lui la dernière, il était resté lui-même : père de famille partageant avec sa nichée la soupe fumante.

L'après-midi, il y avait bien eu un accrochage entre le père et l'un des frères, mais de là à supposer que cette histoire banale pût rebondir !...

La destinée a cependant de ces soubresauts imprévisibles. Jean Sandra, l'aîné, avait vaguement pris parti contre son père. En plus, il avait eu en fin de journée avec le chef syndicaliste une empoignade, à propos d'un militant amené par lui à la maison !

L'ASSAS



TRIBU

« Tu sais bien que je ne discute ces questions-là qu'à la Bourse du Travail ! »

Jean Sandra avait haussé les épaules, marmonné des injures et enfoncé sa cuillère dans son assiette à potage, jusqu'à la garde.

"J'ai tué p'pa !"

Georges Sandra s'était couché comme d'habitude, de bonne heure. Les aiguilles tournèrent. A 1 heure du matin, l'autre fils de Georges Sandra, Pierre, employé aux P. T. T., rentra au logis. Il fut interloqué de trouver les pièces éclairées. Le cœur rongé par un sinistre pressentiment, il poussa l'huis.

Sa mère était droite, en chemise de nuit, blafarde. Jean Sandra, en face d'elle, les yeux vides de sens, les bras ballants. « Qu'y a-t-il ? », demanda le fonctionnaire !

Et l'autre rétorqua : « J'ai tué papa ! »

On se rua vers la chambre à coucher.

On fit la lumière. Georges Sandra, la tête à demi-cachée sous les draps, paraissait dormir. Une tache de sang grandissait sur l'oreiller. Le crâne était en bouillie.

La pauvre mère n'eut que la force de balbutier : « Malheureux, qu'as-tu fait là ! »

Jean Sandra dit dans un souffle : « Je ne sais pas ce qui m'a pris, je regrette déjà de toutes mes forces ! »

« Du secours ! Qu'on lui donne du secours ! », cria quelqu'un à la cantonnade. On se souvint que le docteur Bourgeois, était un ami de la famille et qu'il demeurait à quelques pas de là.

Quelques instants après, le praticien se penchait vers l'homme assassiné : « C'est fini. »

Une âme compatissante avait téléphoné à l'hôpital et réclamé une ambulance. Dans le linceul blanc de la neige elle s'immobilisa. Le docteur murmura en montrant la victime : « Celui-ci n'a plus besoin de soins, mais Jean Sandra pourrait vous demander de l'accompagner à la permanence, afin de se constituer prisonnier ! »

Puis la voix devenue très basse, au meurtrier :

« C'est du moins le conseil que je vous donne ! »

Jean Sandra se leva lentement, il oscilla légèrement comme si sa tête tournoyait, puis, raidi dans son inflexible volonté, il suivit les deux infirmiers.

Le parquet

Trois heures du matin. Magistrats, policiers, greffier, curieux du quartier assemblés, petits groupes immobiles, parlant honteusement : rien ne manque à l'atmosphère de ce drame navrant.

Les premières constatations sont faites. Quelques heures plus tard, ces mêmes magistrats qu'accompagneront, cette fois, le médecin-légiste, le D^r Termier ; le chef de la sûreté, M. Cuvelier ; le juge Fabre ; son greffier ; M. Clément ; le service anthropométrique, son directeur M. Pierre Joubert et son aide, M. Boulon. Enfin, le substitut Bouysson, sanglé dans un pardessus noir, reviendront sur les lieux. Tandis que les inspecteurs tiendront au bout de la chaîne, Jean Sandra, ramené sur l'aire de son abominable forfait.

Tempête sous un crâne

Jean Sandra, fit, très simplement, ses terribles aveux. Et, c'est précisément en cela que ce drame familial n'est pas comme les autres :

COLLECTION *l'Assas* DÉTECTIVE

Dernières publications

LOUIS LATZARUS

Pour sauver Lola

MEANS DAVIS

L'Hôpital de la mort

Traduction de l'anglais par
Jean VALDEYRON

ANTHONY GRAY

La Grange DE la Folie

Traduit par Madame G. D'ESTENSAN

Chacun de ces Romans

9 frs

SSINAT



Sandra, tribun, conducteur d'hommes, forger d'idéal, cet excellent homme au dynamisme extraordinaire a été tué, en dormant et — quel destin ! — par celui qu'il avait adopté, élevé et qu'il chérissait

— Je haïssais cet homme qui n'était pas mon père. Sa conduite à mon égard m'exaspérait. Je ne me suis pas couché. Vers minuit, je suis descendu à la cave, j'ai décroché le fusil à un coup, qui appartenait à mon frère. Il restait une cartouche : j'ai chargé l'arme.

« Je savais que « sa » chambre était dans l'obscurité. Je pris une petite lampe électrique et la ligotai sur le canon du fusil, exactement dans le champ de tir. Je gravis l'escalier. A la porte de mes parents, je manquai de courage. Je redescendis. Je bus deux verres de vin blanc, fumai une cigarette, puis remontai.

« J'ai passé ensuite le canon par-dessus la tête de ma mère qui reposait aux côtés de mon père. Quand mon arme fut bien dirigée, je pressai la gâchette...

Et comme le juge demandait à Jean Sandra ce qu'il avait fait après :

« Je me suis sauvé. J'ai été ranger le fusil. C'est à cet instant que ma mère est apparue... »

" Mater Dolorosa "

Mme Georges Sandra refoule son immense douleur, pour préciser au magistrat-instructeur :

— Je dormais, tout à coup, j'ai entendu une très forte détonation, j'ai sursauté sans pouvoir me rendre compte, très exactement, de ce qui arrivait. D'instinct je me suis ruée vers la chambre contiguë. Je fis la lumière et me trouvai en face de Jean qui était hagard.

« C'est seulement lorsque, quelques instants plus tard, mon autre fils entra, que la réalité se fit dans mon esprit. »

Malade ou aigri ?

C'est tout ! Les agents ont amené le meurtrier. Présenté au Parquet, il a

« Celui-là » penserez-vous ! n'était-il pas aussi comme les autres ?

Et, l'heure est venue dans cette navrante affaire de crime de laisser sortir des neiges sanglantes une petite fleur bleue, qui en fait deviendra le symbole d'une touchante histoire d'amour.

La sacrifiée

Il faut abandonner cette chambre, devenue funèbre pour remonter le cours des ans.

L'après-guerre. Les fumées des conflits viennent à peine de se dissiper, Georges Sandra fait la connaissance d'une jeune fille, fiancée à un combattant du front. Cet homme à l'instant de créer son foyer meurt.

Et la promesse reste seule, avec son pauvre petit mouchoir de batiste,

trempe de pleurs et pelotonné dans la main.

Détail terrible. Elle sent remuer en ses flancs, l'œuvre glorieuse de celui que le sort stupide vient de lui prendre.

Un soupirant se présente : Georges Sandra. Il aime. Il oubliera tout. Il offre sa vie, son cœur, son nom. « Cet enfant sera le mien ! » Il légitimera même ce petit « qui n'en peut mais ».

Celui-là deviendra Jean Sandra. Et, c'est Jean Sandra qui vingt ans, plus tard, devait tuer l'homme qu'il n'avait jamais réussi à aimer, et qui cependant lui avait donné son nom.

Sombre soirée. Pauvre mécanique détraquée. Il est des drames où Shakespeare se lève dans sa tombe, pour tendre la main à Eschyle, en poussant du pied les siècles accroupis

R. GANDRILLE.

Hallucination du fils assassin que les remords tenaillent ? Non ; il ne regrette rien. Voici la scène tragique de la reconstitution du crime où l'on voit le fils armé du fusil avec lequel il abattit son père pendant le sommeil de celui-ci.



été écroué, après que M. le substitut Goubert l'ait interrogé sur le fond.

Cet assassin a vingt ans. C'est un malade, tuberculeux cent pour cent. Un diminué physiquement et peut-être mentalement.

La thèse de ce misérable est qu'il haïssait, nous l'avons vu, celui qui n'était pas son père.

Lentement, ce ferment germa, se développa, puis emplit jusqu'à saturation cet organisme débilité, déséquilibré.

Du côté familial : cette excuse perd son vrai sens. Georges Sandra était peut-être d'un caractère violent, impulsif, mais il aimait profondément les siens, sa famille, ses enfants, celui-là, comme les autres !

BYRRRH

L'apéritif
des familles

NATUREL
TONIQUE
SAIN

Triomphe
des
Vins Généreux

DETECTIVE

La vengeance du mauvais garçon

Jean Généraud, bel accordéoniste se doublant d'un trafiquant de femmes, fut le principal auteur du meurtre de Louis Verecchia.

Lire, pages 8 et 9, notre enquête sur ce nouveau drame du milieu.

